

JEAN-BAPTISTE GUILLAUMIN

Sources anciennes et lecteurs tardo-antiques:
quelques réflexions sur le projet littéraire d'Aviénus dans l'*Ora maritima**Introduction*

Composée dans le troisième quart du IV^e s., sans que la date puisse être précisée avec certitude¹, l'*Ora maritima* du poète deux fois proconsul Aviénus² est une œuvre énigmatique par sa forme autant que par son contenu. Comme l'indique le titre, qui rappelle celui d'une œuvre perdue de Varron³, il s'agit d'une description des régions maritimes, qui présente la particularité d'être composée en trimètres iambiques. D'après le prologue, où l'auteur détaille ses intentions (v. 1-79), le poème devait aboutir à une description du Pont-Euxin, en réponse à une question du jeune dédicataire, Probus, dont il veut satisfaire la curiosité intellectuelle. Pour-

¹ Pour une synthèse des connaissances sur la biographie d'Aviénus et les hypothèses de datation de ses œuvres, on consultera en particulier Soubiran 1981, 7-39, ainsi que Raschieri 2010a, 9-32: ces deux synthèses introductives fournissent les références bibliographiques nécessaires. Par ailleurs, on trouvera dans Fiedler 2011 une bibliographie exhaustive de tous les travaux consacrés à Aviénus et à son œuvre de 1900 à 2011. Plus récemment, Dorfbauer 2012 a proposé une utile et complète mise à jour des hypothèses bibliographiques, même si nous ne partageons pas toutes ses conclusions.

² On connaît ces éléments du cursus politique d'Aviénus par plusieurs inscriptions: une invocation du poète à la déesse étrusque Nortia dans laquelle il se présente lui-même comme *gemino proconsulis auctus honore* (CIL VI, 537 = ILS 2944 = CLE 1530 = Soubiran 1981, 293); une inscription grecque mentionnant son proconsulat d'Achaïe (CIA III, 1, 635); une inscription africaine découverte dans les années 1960 à Bulla Regia, longtemps non publiée et même égarée (AE 2002, 1676), mais récemment retrouvée sur le site (voir AE 2012, 1872). Le nom même du proconsul poète soulève une difficulté: comme l'a montré Cameron 1967, 392-393, puis Cameron 1995, il faut vraisemblablement considérer *Avienius* (plutôt qu'*Avienus*) comme un sobriquet (*signum*) et, par conséquent, le nommer *Postumius Rufus Festus signo Avienius* (appellation retenue par la PLRE I, 336). Comme Soubiran 1981, 19, nous continuons, par commodité, à désigner le poète en utilisant «le nom d'Aviénus sous lequel les latinistes le connaissent depuis des siècles».

³ Servius cite en effet un *De ora maritima* varronien (Aen. I 108; 112; V 19; VIII 710): sur cette œuvre et sur les autres mentions antiques qui pourraient y faire allusion, voir Schanz - Hosius I, 1927⁴, 569.

tant, le décalage entre cette annonce liminaire et le contenu disponible est très net, puisque les 713 vers conservés mènent le lecteur de la zone du Déroit de Gibraltar jusqu'à Marseille, avec un excursus vers les rivages atlantiques et l'Extrême Occident et un autre sur le cours du Rhône depuis sa source. Si vraiment le poème a existé un jour sous sa forme complète, il devait donc avoir des dimensions bien plus étendues que la partie que nous pouvons encore en lire, qui ne doit d'ailleurs sa sauvegarde qu'à l'édition *princeps* procurée par Vettore Pisani à Venise en 1488: de fait, une autre particularité de ce poème est qu'il n'est transmis par aucun manuscrit conservé – contrairement aux deux autres grands poèmes d'Aviénus que sont la traduction amplifiée des *Phénomènes* d'Aratos et celle de la *Périégèse* de Denys, pour lesquels on dispose d'une tradition manuscrite, même si elle est très restreinte⁴. On ne lui connaît du reste guère de postérité tardo-antique ou médiévale⁵. Au-delà de ces éléments concernant la forme du poème, une autre question fondamentale a suscité une ample bibliographie depuis la fin du XIX^e s.: il s'agit du rapport d'Aviénus à ses sources. En effet, dès le prologue et à plusieurs reprises au sein du poème, ce dernier insiste sur l'ancienneté et la variété des auteurs utilisés. Sans aucun doute, de nombreux éléments présentés dans le poème remontent à un état fort ancien de la connaissance géographique, ce qui a conduit certains spécialistes du texte à formuler l'hypothèse d'un périple archaïque du VI^e s. av. J.-C. qui aurait été diversement remanié et mis en vers à l'époque hellénistique: Aviénus, conformément à la méthode suivie dans ses deux autres poèmes, n'aurait alors assuré qu'une traduction latine agrémentée de quelques menues modifications ou ajouts de son cru. Ce point de vue, popularisé par l'édition d'A.Schulten⁶, a eu des conséquences considérables sur la manière d'appréhender le texte, présenté notamment comme le témoignage le plus ancien sur l'Espagne⁷. Toutefois,

⁴ Dans la préface de l'édition *princeps*, imprimée en 1488 par Antonio de Strata, Vettore Pisani indique que le manuscrit utilisé a été prêté par Giorgio Valla. Les recherches textuelles menées sur les poèmes d'Aviénus ont montré que cette édition *princeps* ne descend pas du manuscrit de Vienne (Palat. 107, du X^e s.), mais se rattache au même archétype (voir Soubiran 1981, 76-84).

⁵ Les très rares parallèles parfois mis en évidence ne paraissent pas assez marqués pour prouver une utilisation directe et suivie du poème. En revanche, il semble que l'on trouve plusieurs références à sa traduction des *Phénomènes* d'Aratos et à celle de la *Périégèse* de Denys dans la latinité tardive: voir Raschieri 2010a, 29-32 et Raschieri 2010b, 339-340.

⁶ Dans son édition de 1922 (reprise la même année avec une traduction espagnole, puis rééditée en 1955 et encore utilisée par Murphy 1977), A.Schulten utilise trois niveaux typographiques correspondant au périple archaïque supposé, aux remaniements hellénistiques et aux ajouts qui seraient propres à Aviénus.

⁷ Le poème a été édité et réédité sous le n. 1 dans les *Fontes Hispaniae Antiquae* (Schulten

eu égard à la grande culture d'Aviénus, qui apparaît dans l'*Ora maritima* comme dans les ajouts propres aux deux traductions conservées, une compilation composée par ses soins à partir de sources diverses ne paraît pas improbable: cette conception, développée par A. Berthelot⁸, a été reprise plus récemment par F.J. González Ponce⁹. Du reste, quelle que soit la réponse apportée à cette «question aviénienne¹⁰», l'œuvre gagne à être replacée dans le contexte de sa composition et de sa première réception, si l'on veut en saisir toute la portée. C'est du moins le point de vue qui sous-tend nos travaux en cours pour une édition critique dans la Collection des Universités de France¹¹.

On s'intéressera donc ici au projet littéraire d'Aviénus, fondé sur le recours délibéré à des connaissances anciennes et bien ancré dans le goût antiquaire de l'époque. On pourra d'abord mettre en évidence le parti pris d'archaïsme qui apparaît explicitement dans les intentions d'Aviénus, puis analyser l'interaction entre les sources anciennes et leur mise en œuvre poétique, qui fait appel à des références intertextuelles caractéristiques de la poésie latine tardo-antique. Ces éléments serviront à mieux cerner le profil des lecteurs à qui s'adresse Aviénus et, plus généralement, le contexte intellectuel ambiant.

1. *Les intentions d'Aviénus dans l'Ora maritima: un parti pris d'archaïsme*

Pour saisir les intentions d'Aviénus dans l'*Ora maritima*, on peut se fonder en premier lieu sur ce qu'il annonce dès le prologue, et compléter ces éléments par d'autres passages du poème. De manière générale, on note une insistance sur

1922 puis 1955), ainsi que dans les *Testimonia Hispaniae Antiqua* (Mangas - Plácido 1994), même si ces derniers critiquent la théorie du périple originel dans l'introduction.

⁸ Berthelot 1934, qui critique fondamentalement la thèse de Schulten 1922 et insiste sur la pluralité des sources susceptibles d'avoir été utilisées.

⁹ González Ponce 1995: nuançant l'utilisation du terme «périple» à propos de l'*Ora maritima*, cet ouvrage insiste sur la technique «scénographique» d'enchaînement des descriptions et sur les liens que l'on peut établir avec l'esthétique littéraire tardo-antique.

¹⁰ Issue de la différence radicale de point de vue entre Schulten 1922 et Berthelot 1934, mais formulée ainsi pour la première fois en catalan par Villalba i Varneda 1986, 19-27 («La "qüestió avienea"»), la 'question aviénienne' constitue maintenant une étape presque obligée dans les introductions des travaux concernant l'*Ora maritima*: voir en particulier le développement de González Ponce 1995, 19-26 («La cuestión avienea vista por la crítica») et la préface d'Antonelli 1998, 9-10, qui maintient l'hypothèse de l'unicité de la source.

¹¹ Édition réalisée en collaboration avec Gwladys Bernard, MCF en histoire romaine à l'Université Paris VIII, à paraître. Dans cette communication sont utilisés le texte et la traduction de cette édition en cours de préparation.

l'ancienneté des matériaux utilisés et un goût pour l'énumération d'auteurs dont l'archaïsme devait être immédiatement perçu par un lecteur du IV^e s. ap. J.-C.

1.1. *L'insistance sur l'ancienneté*

Dans le prologue, Aviénus annonce qu'il va répondre à une question de son dédicataire Probus¹² en lui présentant la configuration d'une région qu'il a trouvée dans «des pages anciennes» (*uetustis paginis*, v. 9). Il loue le goût de l'étude présent chez son destinataire, qui «s'est toujours abreuvé à grands traits aux lettres et aux arcanes des anciens» (*litteras / hiantibusque faucibus ueterum abdita / hausisse semper*, v. 16-18). À partir de ces sources anciennes, le rôle du poète consiste donc à révéler au lecteur des connaissances «secrètes» (*secretum rerum*, v. 22) et «profondes» (*profunda*, v. 23), en se fondant sur une «légitimité venue de loin et tirée des autorités» (*haec fides / petita longe et eruta ex auctoribus*, v. 78-79). L'ancienneté des sources est donc immédiatement mise en relation avec l'idée d'un dévoilement de connaissances qu'il faut arracher à l'oubli.

Dans le reste du poème, l'insistance sur l'ancienneté est rappelée à de multiples reprises par la récurrence d'adjectifs comme *uetus* (six occurrences, v. 402, 468, 498, 507, 682 et 695, et une utilisation du substantif *ueteres* au v. 17), *uetustus* (deux occurrences, v. 262 et 271, et deux occurrences du substantif *uetusti*, v. 193 et 292), *priscus* (neuf occurrences, v. 142, 245, 276, 312, 514, 585, 594, 701 et 712, plus une occurrence du substantif *prisci*, v. 109), *antiquus* (une occurrence, v. 91) ou *casuus* (une occurrence, v. 591). Dans la plupart de ces passages, l'adjectif est employé pour caractériser l'ancienneté d'un toponyme (avec le nom *nomen* aux v. 262, 468, 498, 507, *usus* aux v. 402 et 585, *mos* au v. 682, *fama* au v. 591, voire avec une expression comme *aeuum antiquius dixit*, v. 91) ou pour insister sur l'époque ancienne à laquelle se rattache une description (avec les noms *aeuum* au v. 271, *aetas* au v. 276, *dies* au v. 245), parfois mise en opposition avec un état présent signalé ensuite par l'adverbe *nunc*, qui insiste sur le contraste¹³.

1.2. *Les auteurs cités*

Cette insistance sur l'ancienneté se matérialise également dans la mention des auteurs présentés comme sources des descriptions. Dès le prologue, Aviénus annonce qu'il s'est inspiré de Salluste pour sa description du Pont-Euxin (qui n'est

¹² Sur les hypothèses concernant l'identité de ce Probus, voir plus loin, p. 84.

¹³ Sur le statut de ce *nunc*, qui est parfois interprété comme la transcription du présent d'une source ancienne (mais qui produit néanmoins un effet poétique certain), voir plus loin, p. 92.

pas conservée), mais, après sept vers qui insistent sur l'autorité de l'historien (v. 33-40), il précise qu'il a ajouté «de nombreux éléments empruntés aux travaux de très nombreux auteurs» (*multa... ex plurimorum sumpta commentariis*, v. 40-41), dont il donne immédiatement la liste: Hécatee de Milet (v. 42), Hellanicos de Mytilène (v. 43), Philéas, graphié *Phileus*¹⁴ (v. 43), Scylax de Caryanda (v. 44), «Pausimaque de Samos» (v. 45), Damastès (graphié *Damastus*)¹⁵ de Sigée, «Bacoris de Rhodes» (v. 47), Euctémon d'Athènes (v. 47-48), Cléon de Sicile (v. 48), Hérodote (v. 49) et Thucydide (v. 50).

Cette accumulation produit donc une impression à la fois d'autorité et d'ancienneté. Salluste, qui fait partie du «quadrigé» d'Arusianus Messius, au dire de Cassiodore¹⁶, apparaît à l'époque d'Aviénus comme un modèle de langue classique, au même titre que Térence, Virgile et Cicéron. La description du Pont-Euxin en question figurait dans le troisième livre des *Histoires*, que l'on ne conserve plus que par fragments¹⁷, mais qui semble avoir eu encore une grande influence à l'époque d'Aviénus, si l'on en juge par le nombre de citations fournies par des auteurs comme Ammien Marcellin, qui s'en inspire pour sa propre description (XXII 8,4-48), ou encore par Servius et Servius Danielis¹⁸. Quant aux géographes et historiens grecs énumérés ensuite, ils renvoient le lecteur à un passé lointain, puisqu'ils se situent tous aux VI^e-V^e s. av. J.-C., du moins pour ceux que l'on connaît par ailleurs (ce qui n'est pas le cas de Pausimaque de Samos ni de Bacoris de Rhodes, dont on a ici la seule mention conservée, si du moins on se fie au texte transmis). Si plusieurs de ces noms figurent parmi les *auctores* de Pline (c'est le cas d'Hécatee, d'Hellanicos, de Damastès et d'Euctémon), on en retrouve d'autres au sein de listes du même type chez plusieurs géographes grecs: ainsi, outre le Pseudo-Scymnos (qui mentionne Cléon au v. 118 et Hérodote au v. 127) et Dionysios fils de Calliphon (qui mentionne Philéas au v. 33), Marcien d'Héraclée, dans un contexte tardo-antique plus proche de celui d'Aviénus, évoque Philéas, Cléon et Scylax¹⁹. On a parfois dit qu'Aviénus se contentait de transcrire maladroitement le prologue d'une œuvre perdue, qui lui aurait fourni l'ensemble de ces noms; il semble pourtant tout aussi légitime de sup-

¹⁴ La même graphie est reprise au v. 695, ce qui incite à ne pas corriger le texte.

¹⁵ On peut faire pour *Damastus* la même remarque que, ci-dessus, pour *Phileus*. Dans la mesure où la même forme réapparaît au v. 372, on considère la graphie en question comme propre à Aviénus.

¹⁶ *Inst.* I 15, 7.

¹⁷ Fr. 82-99 Ramsey 2015 = 61-70 Maurenbrecher 1891.

¹⁸ Voir par exemple les références fournies par Ramsey 2015, *ad loc.* (296-308); plus généralement, on constate l'importance de leur présence dans l'*index fontium* de cette édition, p. 579-590.

¹⁹ *Epit. Men.* 2, GGM I, 565, respectivement l. 32, 33 et 37.

poser qu'il a composé lui-même, à partir de plusieurs sources dont il pouvait disposer, une liste aussi imposante qu'archaïsante. Certains des auteurs mentionnés ici réapparaissent plus loin dans le poème: ainsi Euctémon est mentionné de nouveau aux v. 337 et 350²⁰, Damastès/*Damastus* au v. 372, Scylax au v. 372 et Philéas/*Phileus* au v. 695, où il est du reste qualifié de *uetus*.

Plusieurs autorités qui ne figurent pas dans cette liste initiale sont par ailleurs citées plus loin dans le poème. C'est le cas d'un Dionysius mentionné au v. 331 à propos de la limite entre la Libye et Tartessos: il s'agit vraisemblablement de Denys le Périégète, qu'Aviénus connaît bien pour l'avoir traduit²¹; même si Denys (qui écrit au II^e s. ap. J.-C.) ne relève pas d'une antiquité aussi lointaine que les autres sources grecques citées, son *auctoritas* tardo-antique est considérable²².

Une autre source qui ne figure pas dans le prologue mais que l'on trouve ensuite à plusieurs reprises oriente le lecteur vers une autre aire géographique: il s'agit du navigateur carthaginois (semi-légitime) Himilcon (v. 117, 383 et 412), peu connu par ailleurs, et dont Pline²³ indique qu'il fut chargé d'une mission d'exploration des côtes atlantiques de l'Europe en même temps qu'Hannon explorait les côtes africaines (peut-être à la fin du VI^e s. av. J.-C.). Le compte-rendu de l'expédition d'Hannon a été affiché (ou consacré?)²⁴ au temple de Ba'al Hammon à Carthage; on conserve par ailleurs un texte grec qui se présente comme étant une traduction de ce compte-rendu (*GGM* I 1-14), même s'il doit s'agir d'un remaniement assez éloigné. Faut-il supposer, pour Himilcon également, un compte-rendu punique puis une adaptation ou réécriture grecque qui aurait été perdue par ailleurs? On pourrait aussi envisager, comme le fait L. Antonelli²⁵, la présence à Carthage d'une inscription monumentale ou d'une tradition orale qu'Aviénus aurait

²⁰ On retrouve *Atheniensis Euctemon* au v. 350; en revanche, au v. 337, il est appelé *Amphipolis urbis incola Euctemon* (avec une correction, puisque l'édition *princeps* transmet *hoc demon*). Il semble toutefois s'agir du même personnage, qui pourrait avoir pris part à la fondation d'Amphipolis (voir Antonelli 1998, 173), de même qu'Hérodote est appelé au v. 49 «Hérodote de Thourioi» en référence à son rôle dans la fondation de cette colonie.

²¹ On peut mettre en relation le sujet abordé avec deux passages de la *Périégèse* de Denys, v. 10-11 puis 174-177, traduits par Aviénus dans la *Descriptio*, respectivement v. 22 et 263-265.

²² Sur le succès du texte, voir Marcotte 2000a, LIII. Van de Woestijne 1961, 19, n. 1, suggère qu'Aviénus a pu trouver les poèmes d'Aratos et de Denys, qu'il a traduits et adaptés, dans un même manuscrit: plusieurs manuscrits des *Phénomènes* d'Aratos transmettent en effet aussi le poème de Denys (Van de Woestijne renvoie à Martin 1956, 235, 238, 241, 242, 243, 245, 246, 248, 250, 256, 262).

²³ *Nat.* II 169. Pline cite également Hannon et Himilcon comme *auctores* pour le livre V.

²⁴ Voir Marcotte 2000a, XXV.

²⁵ Antonelli 1998, 39-40 et n. 7.

pu connaître lors de son proconsulat d'Afrique. Quoi qu'il en soit, la mention des énigmatiques «*annales puniques*» (*Punicorum annalibus*, v. 414), d'où proviendraient les éléments attribués à Himilcon, cherche à donner l'impression d'une maîtrise de sources oubliées par ailleurs, qu'Aviénus prend le soin d'étudier pour les offrir à son destinataire (*edidimus tibi*, v. 415).

Enfin, Aviénus consacre plusieurs vers à une présentation élogieuse de Juba II, roi de Maurétanie, dont il évoque le pouvoir, la proximité avec le *princeps Octavianus* et le goût pour la littérature (v. 277-280). Juba n'apparaît pas à proprement parler comme la source d'une affirmation géographique, mais son autorité illustre la puissance passée de Gadès, dont «il se sentait fort honoré d'être le duumvir» (*inlustriorem semet urbis istius / duumviratu crederet*, v. 282-283). S'il n'est pas impossible de supposer une référence à un passage d'une œuvre perdue de Juba (dont on connaît le goût pour l'encyclopédisme, puisqu'il apparaît lui aussi parmi les *auctores* de Pline), cette mention honorifique fait sans doute penser davantage à une inscription épigraphique²⁶, voire numismatique²⁷, dont Aviénus aurait eu une connaissance directe.

Ce tableau des sources explicites – ou plutôt des autorités – invoquées dans l'*Ora maritima* permet de mettre en évidence plusieurs catégories: des sources livresques grecques (essentiellement des VI^e-V^e s. av. J.-C., à l'exception de Denys) dont l'énumération rappelle d'autres textes géographiques, une source latine utilisée seulement dans la partie sur le Pont-Euxin, dont nous ne disposons pas (Salluste), des sources puniques au statut problématique mais sur lesquelles insiste Aviénus (Himilcon et les «*annales puniques*») et une connaissance, par un support incertain, de l'intérêt manifesté par Juba II pour Gadès. Malgré la disparité entre ces différentes autorités, celles-ci confirment globalement l'impression d'une recherche d'ancienneté et de rareté: en ne faisant appel ni à Pline, ni à Strabon, ni à Ptolémée, ni d'une manière générale aux sources qui auraient fourni une description du monde plus précise et plus en rapport avec les connaissances du IV^e s. ap. J.-C., Aviénus affirme un projet poétique de sauvegarde de connaissances anciennes et rares, dont on analysera plus loin la portée culturelle²⁸.

1.3. Des noms géographiques rares et archaïques

Cette tonalité générale se vérifie dans le contenu géographique lui-même: lorsque l'on étudie les toponymes et les ethnonymes, on se rend compte que

²⁶ Schulten 1922, 95 (citant *CIL* 2, 3417, qui témoigne de la conservation d'une telle inscription à Carthagène), repris par Antonelli 1998, 168.

²⁷ Voir Bernard 2018, 241-242.

²⁸ Voir ci-dessous, p. 76-79.

presque la moitié sont des hapax complets, et que presque un quart correspondent à des formes inconnues par ailleurs, mais susceptibles d'un rapprochement phonétique avec des noms transmis par d'autres sources²⁹. Ainsi, à l'étrangeté des toponymes inconnus s'ajoute l'étrangeté de formes inattendues pour désigner des villes, fleuves ou peuples connus par ailleurs sous une appellation proche; parmi bien d'autres exemples (dont le relevé exhaustif sera proposé dans l'édition en préparation), on peut citer *Attagus* pour l'Aude au v. 589 (fleuve appelé ailleurs Ἄταξ/*Atax*³⁰), *Ciménice regio* pour les Cévennes au v. 622 (ailleurs Κέμμενον ὄρος / *Ceuennae* / *Cebennae*³¹), *Naro* pour Narbonne au v. 587 (ailleurs Νάρβων/*Narbo*³²), ou encore les *Berybraces* au v. 485 (peuple des environs des Pyrénées d'ordinaire appelé Βέβρυκες³³). Quant aux noms propres cités par Aviénus et connus par ailleurs, ils le sont parfois uniquement par l'intermédiaire d'extraits attribués à des historiens grecs anciens: c'est le cas des Élésysces (v. 586), peuple de la région de Narbonne, qui n'est connu par ailleurs que par un fragment d'Hécatée de Milet

²⁹ Cette étude, menée dans le cadre de la préparation de l'édition critique, concerne l'ensemble des toponymes et ethnonymes cités dans la description géographique proprement dite (on exclut donc, par exemple, la mention des cités d'origine des auteurs grecs mentionnés comme sources). Dans l'état provisoire de ce travail, sur 161 toponymes et ethnonymes, 77 sont des hapax complets (on y inclut une vingtaine de toponymes fondés sur des formes identifiables - adjectifs grecs ou latins, noms de dieux -, mais inconnus par ailleurs pour les lieux en question) et 37 sont des hapax susceptibles d'être rapprochés de formes attestées. Le *Barrington Atlas* rend bien compte de cette spécificité en proposant pour certaines de ses cartes (n° 15, puis 24-27, correspondant au sud de la Gaule et à l'Espagne) une liste spécifique des toponymes transmis par Aviénus.

³⁰ Pour l'appellation traditionnelle, Strab. IV 1,6; IV 1, 14; Ptol. II 10,2; Tibul. I 7,4; Mela II 5,81; Lucan. I 403; Plin. *nat.* III 32, etc.

³¹ Pour l'appellation traditionnelle, Strab. II 5,18; III 2,8; IV 1,1-3, etc.; Ptol. II 8,4; Caes. *Gall.* VII 8, 2; VII 56, 2; Mela II 5, 4; Plin. *nat.* III 31; IV 105, etc. Pour la plupart des auteurs latins, les manuscrits présentent les variantes *Geb-*, *Geh-*, *Ceh-*, mais rien de commun avec la forme qui apparaît chez Aviénus.

³² La forme traditionnelle se trouve chez Polybe, III 39,8 et dans les extraits de 34,6 et 10 cités par Strab. II 4,2 et IV 2,1; Caes. *Gall.* VII 7,2-4; *civ.* I 37,1; II 21,5; Mela II 5,75; II 5,81; Plin. *nat.* III 32, etc. Pour ce cas précis, on a parfois fait l'hypothèse d'une faute de copie ayant abouti à *Naro* dans le texte transmis, mais la présence d'une forme *Neroncen* sur des monnaies datant des débuts de la romanisation a conduit à postuler un toponyme **Nero* (Barruol 1973, 55) qui pourrait étayer la forme transmise.

³³ Voir v. 485; la forme Βέβρυκες se trouve chez le Pseudo-Scymnos, v. 201, chez Dion Cassius, fr. 56,2 Boissevain, ainsi que chez Étienne de Byzance, s. u. Βεβρύκων (ἔθνη δύο). Sil. III 420s. fait de Bébryx le père de Pyréné.

cité par Étienne de Byzance³⁴, ainsi que de la *Sicana ciuitas* (v. 479), citée également par Hécateé de Milet d'après Étienne de Byzance³⁵. Dans certains cas, une même ville est appelée de deux noms, correspondant à deux «strates» chronologiques³⁶: le changement de nom est aussi une manière d'insister sur l'ancienneté du site. Ces quelques remarques portant sur les toponymes et ethnonymes confirment l'utilisation de sources anciennes par Aviénus, et traduisent plus généralement une recherche d'appellations susceptibles d'étonner le lecteur tardo-antique, qu'il s'agisse d'hapax ou de formes inattendues correspondant à des archaïsmes.

Ces différents éléments montrent que l'*Ora maritima* est une œuvre délibérément archaïsante, valorisant la rareté et l'ancienneté des sources (en tout cas lorsqu'elles sont citées) et jouant sur les effets de surprise que provoquent les noms généralement peu connus qui servent de matériau à la description. La cohérence entre les intentions exprimées dans le prologue et leur réalisation au sein du poème incite à récuser le point de vue consistant à ne voir dans Aviénus qu'un adaptateur servile de sources anciennes: l'archaïsme est en effet assumé et, sans aucun doute, recherché. En cela, l'*Ora maritima* s'inscrit dans un projet poétique à part entière et ne saurait être réduite, comme on l'a fait parfois, au simple statut de compilation de fragments de textes perdus ou de traduction d'une source unique interpolée à partir d'un noyau ancien. De fait, par cet intérêt très prononcé pour le passé, le poème d'Aviénus s'inscrit bien dans les goûts de l'époque et doit être lu avant tout comme une œuvre littéraire de la seconde moitié du IV^e s.

2. Une mise en œuvre poétique inscrite dans une esthétique tardo-antique

Si l'*Ora maritima* a souvent été lue pour son contenu et pour les éléments géographiques archaïques qu'elle véhicule, seule une prise en compte des aspects poétiques et esthétiques de l'œuvre, en lien avec le contexte d'écriture, permet d'en saisir les enjeux littéraires, qui ne sont du reste pas sans conséquence sur son interprétation historique. Cette approche, mise en œuvre par F.J.González Ponce³⁷, a introduit une réorientation salutaire au sein des travaux de recherche

³⁴ *FGrHist* 1 F 53 = Steph. Byz. s. u. Ἐλισσοκοί.

³⁵ *FGrHist* 1 F 45 = Steph. Byz. s. u. Σικάνη.

³⁶ Par exemple Tartessos/Gadir (v. 267-270), correspondance bien attestée par ailleurs (voir par exemple Sall. *Hist.* 2, fr. 7 Ramsey 2015 = 5 Maurenbrecher 1891; Plin. *nat.* IV 120; Avien. *orb. terr.* 610-616, ici plus précis que son modèle); Malaca/Mainaké (v. 426-427), où l'équivalence se double d'une approximation sur le site (voir Antonelli 1998, 177); Théliné/Arles (v. 689-690), où *Theline* est un hapax.

³⁷ González Ponce 1995, en particulier dans le quatrième chapitre de la seconde par-

sur le poème. En nous inspirant en partie de ses conclusions, nous étudierons ici trois aspects qui nous semblent caractéristiques du projet poétique d'Aviénus: la question de l'inscription ou non de l'*Ora maritima* dans un genre littéraire; l'esthétique du 'collage' qui préside à la juxtaposition des éléments descriptifs; le recours constant à des jeux sur le langage et à un intertexte poétique permettant d'étayer le contenu érudit tout en établissant une connivence avec le lecteur lettré.

2.1. *Quel genre littéraire?*

Il est généralement rassurant de pouvoir classer une œuvre dans un genre littéraire, afin de mieux en saisir les intentions, les références ou la tonalité. Cette approche peut en effet se révéler féconde, à condition toutefois de ne pas forcer l'appartenance à un genre défini de manière trop large, comme on l'a parfois fait avec la notion de 'périple' appliquée à l'*Ora maritima*.

Ainsi, en intitulant son édition de 1922 *Avieni ora maritima (Periplus Massiliensis saec. VI. a. C.)*, A. Schulten a imposé pour longtemps l'idée selon laquelle le poème d'Aviénus, utilisant de manière suivie un périple du VI^e s. av. J.-C., relèverait de la périplographie. En quelque sorte, Aviénus, guidé par sa source archaïque interpolée, aurait composé un périple sans même en être nécessairement conscient. Ce parti-pris a une influence sur l'édition même du texte: si l'*Ora maritima* est un périple, alors le principe unidirectionnel doit être scrupuleusement appliqué, et il faut donc modifier la place de certains vers qui semblent aller contre ce principe³⁸. Par ailleurs, pour le commentaire, cette interprétation interdit de faire l'hypothèse d'un retour en arrière, ou d'une incursion à l'intérieur des terres, ce qui pourtant paraît parfois s'imposer. De fait, il est clair que dans certains passages Aviénus a intégré des notices contradictoires, ou en tout cas qu'il n'a pas établi entre elles la cohérence absolue qu'aurait nécessité une description linéaire soucieuse d'exactitude géographique³⁹.

tie, «El "periplo" de Avieno a la luz de las corrientes estéticas de la literatura grecolatina tardía», p. 115-128.

³⁸ Voir notamment, chez Schulten 1922, le déplacement des v. 205-211 (sur l'Anas/Guadiana) après 240, récusé par Berthelot 1934, 74, ou encore celui du v. 469 (sur le fleuve *Canus*, dont le nom a parfois été corrigé en *Sicanus*) avant le v. 465.

³⁹ À propos des v. 205-261, correspondant au sud-ouest de l'Espagne, Berthelot 1934, 79, a une formule qui résume bien le problème: «C'est une gageure de prétendre retrouver dans ce texte la traduction, même interpolée et surinterpolée, d'une "connaissance des côtes" rédigée par un marin phénicien ou massaliote. Il s'agit, comme Aviénus a pris soin de l'annoncer, d'une œuvre rédigée par lui-même, où il s'est amusé à reproduire les notes colligées dans de vieux auteurs. Parmi ces notes, plusieurs sont empruntées à des périples ou écrits analogues, mais ils n'ont pas fourni à l'auteur son canevas, dans toute cette partie du poème».

Comme l'a montré F.J.González Ponce au terme d'une étude des périples antiques⁴⁰, les caractéristiques formelles de l'*Ora maritima*, en particulier les techniques descriptives, ne semblent pas permettre d'inscrire totalement le poème dans le genre du périple, ce qui explique l'utilisation de guillemets pour désigner «El "periplo" de Avieno» dans toute la seconde partie de l'ouvrage⁴¹. Il y a certes des points communs entre l'*Ora maritima* et les textes qualifiés de «périples», notamment la progression générale de la description selon un fil conducteur qui suit globalement les côtes, ou encore des références à des autorités relevant du domaine de la périplographie⁴², mais un certain nombre de divergences empêchent de rattacher formellement le poème d'Aviénus au genre littéraire du périple.

On peut alors interroger une autre particularité formelle de l'*Ora maritima* pour établir un rapprochement avec des œuvres géographiques grecques: il s'agit de l'emploi du trimètre iambique. De fait, ce vers relativement peu courant dans la poésie didactique apparaît dans la *Periodos* du Pseudo-Scymnos (fin du II^e s. av. J.-C.⁴³) ainsi que dans la *Description de la Grèce* de Dionysios, fils de Calliphon (début du I^{er} s. av. J.-C.). Mieux, les v. 16-49 du Pseudo-Scymnos attribuent la première utilisation didactique du trimètre iambique à un «philologue attique», dans lequel on reconnaît Apollodore, ce qui est confirmé par la *Souda* et par Strabon⁴⁴; ce mètre serait un gage de clarté et permettrait de mémoriser plus facilement le contenu⁴⁵. Dans la mesure où, par ailleurs, l'*Ora maritima* partage plusieurs dé-

⁴⁰ Voir en particulier la première partie, «El *periplo* griego antiguo» (González Ponce 1995, 30-78). Les «périples littéraires» étudiés sont énumérés dans l'ordre chronologique et présentés ensuite dans le détail (62-76): *Périple* d'Hannon (IV^e s. av. J.-C.? la datation est très problématique, voir Marcotte 2000a, XXV), *Périple* du Pseudo-Scylax (deuxième moitié du IV^e s. av. J.-C., voir aussi Marcotte 2000a, XXVI-XXVII), *Périple de la Mer Érythrée* (I^{er} s. av. J.-C., voir aussi Marcotte 2000a, XXX-XXXI), *Périple du Pont-Euxin* d'Arrien de Nicoméde (années 130 ap. J.-C., voir aussi Marcotte 2000a, XXXI-XXXII), *Stadiasme de la Grande Mer* (III^e s. ap. J.-C., voir aussi Marcotte 2000a, XLIX-LIII), *Périple de la Mer Extérieure et Epitome du périple de la Mer Intérieure de Ménippe de Pergame* de Marcien d'Héraclée (V^e s. ap. J.-C.), *Périple du Pont Euxin* du Pseudo-Arrien (VI^e s. ap. J.-C.?, voir aussi Marcotte 2000a, XXXII-XXXIV).

⁴¹ González Ponce 1995, 79-128.

⁴² Philéas, Cléon et Scylax, cités par Aviénus, sont également évoqués par Marcien d'Héraclée au début de l'*Epitome de la périégèse de Ménippe*: voir ci-dessus, p. 69 et n. 19.

⁴³ Voir Marcotte 2000a, 11-16 (entre 133 et 109 d'après l'interprétation que l'on peut faire de l'adresse à Nicoméde).

⁴⁴ *Souda*, s. u. Ἀπολλόδωρος (où il est question de τραγιάμβοι); Strab. XIV 5,22, attribuée à Apollodore une χωρογραφία ἐν κωμικῷ μέτρῳ.

⁴⁵ Sur l'utilisation du trimètre iambique par Apollodore et le lien de ce dernier avec le Pseudo-Scymnos, voir Marcotte 2000a, 24-28.

tails rares avec ces deux poèmes (surtout avec le Pseudo-Scymnos), il est plausible qu'Aviénus les ait connus et s'en soit servi⁴⁶.

Si la structure générale de l'*Ora maritima* peut rappeler celle d'un périple, en revanche la forme métrique et certains détails témoignent d'une réminiscence de la poésie didactique iambique d'époque hellénistique, dont Aviénus paraît être le seul représentant latin. Ce goût d'Aviénus pour l'iambe est du reste confirmé par deux passages de Servius qui lui attribuent une réécriture iambique des *fabulae virgiliennes*⁴⁷. À défaut de pouvoir situer l'*Ora maritima* dans un genre littéraire précis, on peut donc établir un rapprochement formel avec la *periodos* iambique hellénistique, qui apparaît comme une source d'inspiration probable.

2.2. Une esthétique du collage

Dans la partie de son étude qu'il consacre à la place de l'*Ora maritima* dans l'esthétique littéraire tardo-antique⁴⁸, F.J.González Ponce insiste sur la place de l'archaïsme et sur une technique descriptive qu'il qualifie de «scénographique»⁴⁹. Cette technique, qui permet d'expliquer l'aspect étonnant de la composition, est mise en relation avec le goût de l'époque pour la vignette, c'est-à-dire pour une esthétique de la miniature et de la *varietas* qui prend souvent la forme d'une composition fragmentaire⁵⁰. Ainsi, le mouvement parfois non linéaire de la description, le glissement d'un plan temporel à un autre voire l'inclusion d'éléments mytholo-

⁴⁶ Outre l'évocation de Cléon et d'Hérodote chez le Pseudo-Scymnos et celle de Philéas chez Dionysios fils de Calliphon, Marcotte 2000a, 92-93, relève trois concordances entre Aviénus et le Pseudo-Scymnos contre le reste de la tradition, à propos des Colonnes d'Hercule qui correspondraient à deux îles du détroit (Ps.-Scymn. 143-146 = Avien. *ora* 350-356), à propos de l'étain alluvionnaire de Tartessos (Ps.-Scymn. 162-166 = Avien. *ora* 291-293, avec un élément correspondant chez Steph. Byz., s. u. Ταρτησσός) et du promontoire océanique d'Oestrymnis (Ps.-Scymn. 188-190 = Avien. *ora* 90-93).

⁴⁷ Serv. *Aen.* 10, 272 (*Auienus, qui iambis scripsit Vergiliis fabulas*); *Aen.* 10, 388 (*Auienus, qui totum Liuium iambis scripsit*); Murgia 1970 a montré qu'il fallait probablement lire derrière *Liuium* une corruption de *Vergilium*. L'identité entre cet Aviénus (avec la variante *Auienus* ou *Abien(i)us* dans les manuscrits) et notre poète, réfutée par Cameron 1967, 394 *sq.*, est défendue par Soubiran 1981, 34-35.

⁴⁸ González Ponce 1995, 115-128 («El "periplo" de Avieno a la luz de las corrientes estéticas de la literatura grecolatina tardía»).

⁴⁹ Cette technique est présentée de manière générale aux p. 126-128 («La técnica descriptiva escenográfica»). Elle est mise en œuvre dans l'appendice (139-202) sur l'ensemble du poème, réparti en douze «scènes».

⁵⁰ Sur la définition générale de cette esthétique, ramenée aux tendances «néo-alexandrines» de la poésie tardo-antique, voir Charlet 1988, 77-78.

giques pourraient être interprétés comme une marque de cette esthétique plus que comme une maladresse dans le maniement des sources.

Au-delà de ce principe «scénographique» structurant, qui permet de lever les difficultés auxquelles on se heurte lorsqu'on tente de lire l'*Ora maritima* comme un périple et qui explique la succession d'éléments dans un ordre parfois inattendu, le poème se caractérise par un mélange de différentes approches, à la fois géographiques, historiques (avec plusieurs plans chronologiques), mythologiques et étymologiques, que l'on peut ramener, en quelque sorte, à une esthétique du collage⁵¹. On peut à cet égard étudier un extrait du long développement consacré aux Colonnes d'Hercule, qui est sans doute l'un des plus caractéristiques de cette manière d'écrire (v. 341-374). Ce passage définit d'abord, de manière attendue et conformément à des sources écrites (*legimus*), les Colonnes d'Hercule comme la limite des deux continents⁵². Selon la tradition la plus répandue (qui a déjà été présentée plus haut dans le poème, v. 86-88), les colonnes d'Hercule sont ensuite assimilées aux éminences rocheuses appelées Calpé du côté européen et Abila du côté africain (v. 343-345), avec des précisions étymologiques, peu connues par ailleurs, sur lesquelles nous reviendrons⁵³ (v. 345-349). Mais une hypothèse contradictoire, attribuée à Euctémon d'Athènes, est ensuite longuement présentée (v. 350-369): les Colonnes seraient en réalité deux îles du Détroit distantes de trente stades (v. 355) et particulièrement inhospitalières, sur lesquelles se trouveraient, au milieu de forêts, des temples et autels consacrés à Hercule (v. 358); d'après Euctémon toujours, il serait impie de s'attarder sur ces îles, et il conviendrait donc d'y venir en barque, d'y faire un sacrifice et d'en repartir très rapidement⁵⁴; elles seraient en outre difficilement accessibles en raison de la faible profondeur et de la présence d'une vase abondante, au point que les v. 366-369 fournissent une sorte de guide pour y accéder «si l'on y tient vraiment» (*sed si uoluntas forte quem subegerit / adire fanum*): il convient alors de déposer toute cargaison sur l'«Île de la Lune» pour pouvoir voguer ensuite à la surface des flots sur une embarcation allégée. Après ce développement pittoresque qui insiste sur les conditions de navigation et sur le culte particulier rendu à Hercule, Aviénus revient aux dimensions du détroit,

⁵¹ Le mot est employé par González Ponce 1995, 19.

⁵² *Hic Herculanæ stant columnæ, quas modum / utriusque haberi continentis legimus* («Là se dressent les colonnes d'Hercule, qui sont considérées comme la limite de chacun des deux continents, d'après nos lectures», v. 341-342).

⁵³ Voir ci-dessous, p. 79-80.

⁵⁴ Cette rapidité, liée au risque d'impiété, est mimée par le rythme des v. 359-361: *inuehi aduenas rate, / deo litare, abire festino pede: / nefas putatum demorari insulis* («les étrangers s'y font amener en barque, sacrifient au dieu et partent rapidement: on considère comme sacrilège de demeurer dans ces îles»).

à partir de deux autres sources: Damastès, qui lui attribue sept stades (v. 370-372) et Scylax, qui lui attribue la même largeur que le Bosphore (v. 372-374).

Sans entrer dans le détail de ce passage⁵⁵, on peut toutefois relever qu'il se caractérise par une variation dans la description comme dans les dimensions rapportées. Si la question de la nature des Colonnes d'Hercule était discutée dans l'Antiquité⁵⁶, l'assimilation aux monts Calpé (Gibraltar) et Abila (Djebel Musa probablement) paraît dominer la tradition latine⁵⁷. Or, en donnant la parole à Euctémon au discours indirect pendant une quinzaine de vers (v. 350-363), prolongés par plusieurs vers qui développent la même description (v. 364-369), Aviénius fait coexister avec l'opinion principale sur les Colonnes une hypothèse qui nie leur assimilation aux deux rochers nommés précédemment et en fait, au contraire, deux îles, que l'on peine d'ailleurs à situer si l'on se reporte à la géographie du Déroit⁵⁸. Loin d'être une hypothèse mentionnée en passant, cette représentation anachronique attribuée à Euctémon donne lieu à une description pittoresque des conditions de navigation aux abords de ces deux îles, qui aboutit même à une sorte de conseil donné aux navigateurs désireux de fréquenter les sanctuaires de ces îles; pourtant, pour un navigateur téméraire qui souhaiterait prendre l'*Ora maritima* comme guide, le plus difficile serait de les trouver... Lorsque Aviénius, après cette description, reprend l'expression «Colonnes d'Hercule» (v. 370), on ne sait plus s'il évoque Calpé et Abila ou la théorie insulaire d'Euctémon. Par ailleurs, on relève au total, en l'espace de quelques dizaines de vers, trois évaluations des dimensions du déroit qui sont toutes très éloignées de la réalité⁵⁹: trente stades pour Euctémon⁶⁰ (soit un peu moins de 6 km.); sept stades pour Damastès (soit un peu moins d'1,4 km.); la largeur du Bosphore pour Scylax (c'est-à-dire une mesure encore inférieure, qu'Hérodote fixait à quatre

⁵⁵ Sur les représentations du Déroit chez Aviénius, voir également Bernard - Guillaumin, à paraître.

⁵⁶ Voir notamment Strabon III 5,5.

⁵⁷ Mela I 5,27 et II 6,95; Plin. *nat.* III 4; Ampelius 7,2; Solin 23,13; Mart. Cap. VI 624 (avec *Abinna* au lieu de *Abila* chez les trois derniers).

⁵⁸ Voir les hypothèses formulées par Marcotte 2000a, 156-158, à propos de l'évocation de deux îles chez le Pseudo-Scymnos, v. 143. L'île de la Lune rappelle sans doute la mention d'une «île d'Héra» chez Strabon III 5,5 (passage dont le texte est problématique), à mettre en relation peut-être avec le Promontoire de Junon ou d'Héra correspondant au Cap Trafalgar chez Mela II 6,96 et Ptolémée II 4,5.

⁵⁹ La largeur minimale du Déroit est de 14 km. environ.

⁶⁰ Cette largeur est donnée également par le Pseudo-Scymnos (v. 143-145), qui mentionne aussi deux îles, dans la tradition attribuée par Aviénius à Euctémon. En revanche, ce dernier s'en tient à cette seule description.

stades)⁶¹. Aviénus préfère donc multiplier des références divergentes et manifestement erronées – mais anciennes – plutôt que de recourir à des sources plus récentes comme Strabon ou Pline⁶², qui lui auraient donné une approximation plus cohérente. L'exactitude géographique est donc laissée de côté au profit de l'archaïsme; par ailleurs, la mention du Bosphore à propos des Colonnes d'Hercule permet sans doute d'établir un lien schématique entre les extrémités occidentale et orientale de la Méditerranée, et de rappeler ainsi l'ampleur descriptive du poème telle qu'elle est annoncée dans le prologue.

Les différentes descriptions contradictoires qui coexistent dans ce passage fournissent donc un bon exemple de la progression «scénographique» appliquée à la description du lieu, pour reprendre l'expression de F.J.González Ponce; le lieu n'est pas l'objet d'une description géographique scientifique, mais le prétexte d'une multiplication d'entités descriptives relevant de tonalités variées. Par ailleurs, cette esthétique de la *uarietas* est complétée par tout un jeu érudit qui met en œuvre aussi bien l'étymologie que les références intertextuelles.

2.3. Contenu érudit et intertexte poétique

Ainsi, dans ce même passage, on remarque un goût pour l'étymologie qui ne se dément pas ailleurs dans le poème. *Abila* est en effet expliqué par la signification punique qu'Aviénus lui attribue («haute montagne») et *Calpe* par son sens grec («cruche»). Si l'on ne trouve pas ailleurs de passage confirmant explicitement cette étymologie d'*Abila*, l'expression *mons praealtus*, utilisée par Mela (I 5,27) pour désigner *Abila*, pourrait relever de l'allusion étymologique eu égard à la probable maîtrise de la langue en question par l'auteur⁶³. Quant à *Calpe*, le terme désigne en effet, en grec (κάλπις = κάλπη), un vase ou une urne. Même si le texte d'Aviénus est problématique à cet endroit⁶⁴, on y décèle une allusion à la forme ronde

⁶¹ Hdt. IV 85. Le Bosphore mesure en effet entre 600 et 800 m. de largeur.

⁶² Strab. II 5,19 indique une largeur de 70 stades. Pline, *nat.* III 3-4, donne d'abord 5 milles (7,4 km.) d'après Turranius Gracilis, puis précise que Tite-Live et Cornélius Népos évoquent une largeur comprise entre 7 et 10 milles (entre 10,35 et 14,8 km.). Martianus Capella (VI 623) reprend les trois mesures pliniennes.

⁶³ Hypothèse formulée par Bérard 1902, 254. Pomponius Mela indique en effet plus loin (II 6,96) qu'il est originaire d'une colonie de «Phéniciens transférés d'Afrique» en Espagne (*transuerti ex Africa Phoenices*), *Tingentera* (c'est-à-dire sans doute *Iulia Traducta*, voir Silberman 1988, VII-VIII).

⁶⁴ Le texte transmis par l'*editio princeps* pour les v. 348-349 (*species caua / teretesque uisu nuncupatur et iugi*) n'est intelligible qu'au prix de plusieurs corrections: on édite généralement, d'après une conjecture de Saumaise 1629, 287, *species caui / teretisque uisu nuncupatur urcei*.

et creuse du rocher, voire, plus spécifiquement, à la grotte qui s'y trouve, et qui est connue en particulier de Pomponius Mela⁶⁵; dans l'Antiquité tardive, l'étymologie de Calpé est peut-être transmise également dans le corpus des scolies anciennes à Juvénal, où l'on trouve la glose *urnae similis mons*⁶⁶. La pratique érudite de l'étymologie, relativement fréquente dans les textes géographiques et utilisée à bien d'autres reprises dans l'*Ora maritima*, permet donc ici à Aviénus de matérialiser le contact entre deux zones linguistiques (par le recours au punique puis au grec): il peut ainsi mettre en évidence la limite entre les deux continents (Afrique, Europe), tout en apportant des éléments descriptifs complémentaires sur un mode plus allusif.

Par ailleurs, au sein même de ce développement étymologique, Aviénus recourt à une allusion lettrée en mentionnant Plaute à propos du sens de l'adjectif *barbarus*; contrairement à ce que pourrait attendre le lecteur, l'adjectif désigne ici, de manière très claire, la langue latine⁶⁷ (*barbaro... id est Latino*, v. 346-347). Pour un lecteur familier de Plaute comme l'étaient encore certains contemporains d'Aviénus, la référence est évidente: de fait, l'expression *Maccus / Plautus uortit barbare* apparaît dans deux prologues plautiniens⁶⁸, et l'on trouve dans le *Miles* une allusion à un *poeta barbarus* désignant Névius⁶⁹. La référence littéraire sert donc ici à établir une connivence avec le lecteur. Elle permet aussi, sans doute, de jouer avec l'image du latin, langue de culture et d'administration hégémonique à l'époque d'Aviénus, qui se trouve ramenée ici à son statut archaïque, presque pré-littéraire. Cette appellation paradoxale renvoie donc, une nouvelle fois, à un passé lointain tout en illustrant indirectement le projet de l'auteur: adapter des sources anciennes en latin, à la manière d'un Névius ou d'un Plaute, malgré toute la distance chronologique qui le sépare de ces deux poètes. C'est pour la même raison qu'Aviénus recourt à plusieurs reprises à des termes ou à des formes archaïques⁷⁰ permettant de matérialiser dans la langue poétique le goût du passé lointain qui transparaît constamment dans le poème.

⁶⁵ Mela II 6,95: *Is mirum in modum concauum*. Comme le souligne Silberman 1988, 226, Silius Italicus, V 395-397, y fait également une brève allusion.

⁶⁶ *Schol. ad Iuv.* 14,276, p. 223, 5 Wessner.

⁶⁷ Cataudella 1989 voit dans cet adjectif une allusion à une langue locale par opposition au punique, au prix d'une intervention lourde sur le texte (*id est corrigé en sed non*); cette interprétation ne nous semble pas nécessaire eu égard précisément aux jeux lettrés d'Aviénus.

⁶⁸ *As.* 11; *Trin.* 19.

⁶⁹ Plaut. *Miles* 211; l'allusion était restée célèbre comme le montre la définition de *barbari* par Festus dans l'épitomé de Paul Diacre (p. 32, 14-15 Lindsay): *Barbari dicebantur antiquitus omnes gentes, exceptis Graecis. Vnde Plautus Naeuium poetam Latinum barbarum dixit.*

⁷⁰ On peut relever en particulier l'emploi du verbe *oggannire* (v. 23), de l'infinitif passif *ducier* (v. 35), du nom *duellum* (v. 258) ou encore de la forme *ollis* (v. 358 et 377). Pour l'étude des archaïsmes, voir en particulier Wolff 2006, 370.

Mais au-delà du raffinement poétique et de l'insistance sur le passé, il semble que certaines références intertextuelles, par leurs implications, jouent un rôle dans la construction même des images employées. Différentes réminiscences virgiliennes, en particulier, apparaissent dans le poème⁷¹; malgré les contraintes métriques liées au trimètre iambique, on relève en particulier une reprise d'un vers des *Géorgiques* à propos des chèvres qui paissent dans le territoire des Cynètes⁷² (v. 218-221):

Hirtae hic capellae et multus incolis⁷³ caper
 dumosa semper intererrant caespitum:
 castrorum in usum et nauticis uelamina
 productiores et graues setas alunt.

Ici, les habitants voient des chèvres hirsutes et de nombreux boucs errer continuellement parmi ces terres broussailleuses: pour les usages des camps et l'habillement des marins, ces animaux produisent des poils longs et épais.

Le v. 220 (*castrorum in usum et nauticis uelamina*) est une reprise, aussi directe que le permet le changement de mètre, de *georg.* 3, 313: *usum in castrorum et miseris uelamina nautis*, où il est question du bouc de Cinyps (Libye) et de l'utilisation que l'on fait de ses poils. Cette mention des «usages des camps» et de «l'habillement des marins» n'est pas plus précise chez Aviénus que chez Virgile; il est toutefois probable qu'Aviénus fasse écho à une tradition encyclopédique développée en lien avec ce vers, qui est cité par Columelle à propos de la tonte des chèvres⁷⁴ et commenté précisément par Servius et par le Servius Danielis⁷⁵. Même si Avié-

⁷¹ Voir Daigl 1903, 24-25; González Ponce 1995, 86-87. Dans le cadre de la nouvelle édition critique en cours de préparation, nous proposerons un relevé systématique des références intertextuelles.

⁷² Correspondant manifestement au *Cuneus ager* de Pomponius Mela (III 1,7), au sud-ouest de la péninsule ibérique, entre le Cap Saint-Vincent et l'embouchure de l'Anas (Guadiana).

⁷³ On conserve ici la leçon *incolis* de l'édition *princeps*, plutôt que les corrections proposées (*incolit* ou *hic olens*): ce même datif pluriel est employé à plusieurs autres reprises dans le poème (v. 95, 232 et 635).

⁷⁴ Colum. VII 6,2.

⁷⁵ Servius *ad loc.*: *IN VSVM autem CASTRORVM ideo dixit, quia de ciliciis et poliuntur loricae et teguntur tabulata turrium, ne iactis facibus ignis possit adhaerere. Et bene laudat capellas, dicens ciliciorum usum et in mari et in terra prodesse mortalibus, hoc est in duobus elementis concessis hominibus.* Servius Danielis: *Et aliter: VSVM IN CASTRORVM, quod inde tormenta fiant, itemque cilicia, quae Celsus ait retulisse Varronem ideo sic appellari, quod usus eorum in Cilicia ortus sit.* Varron évoque en effet cette

nus est légèrement antérieur, on peut penser que l'expression virgilienne utilisée, malgré son caractère allusif, évoquait chez lui comme chez ses lecteurs des images précises d'un emploi technique du *cilicium*, en particulier dans les machines de guerre ou dans le revêtement des tours.

Dans un autre passage, où il est question des barques à fond plat utilisées par les navigateurs d'«Estrymnis⁷⁶» pour le transport de l'étain et du plomb⁷⁷, Aviénus donne quelques précisions sur leur construction (v. 103-107):

Non his carinas quippe pini texere
uel acere mos est⁷⁸, non abiete, ut usus est,
 curuant faselos, sed rei ad miraculum
 nauigia iunctis semper aptant pellibus
 corioque uastum saepe percurrunt salum.

Car ils n'ont pas l'habitude de fabriquer des carènes par un assemblage de pin ou d'érable, ils n'utilisent pas le sapin, selon l'usage, pour produire des chaloupes creuses, mais, chose étonnante, ils construisent toujours leurs navires en assemblant des peaux, et c'est sur du cuir qu'ils parcourent souvent la vaste mer.

On pourrait penser que ces trois bois de construction (pin, érable, sapin) sont choisis au hasard par Aviénus pour obtenir une formulation rhétorique qui lui permette ensuite de mieux mettre en évidence, par contraste, le cuir utilisé par les Estrymniens. Or ces trois bois sont précisément ceux que mentionne Virgile dans

utilisation dans les *Res rusticae* II 11,11 (*capra e pilis ministrat ad usum nauticum et ad bellica tormenta et fabrilis uasa*).

⁷⁶ Cet hapax, qui peut sans doute être rapproché des Ὠστίμ(ν)οί mentionnés par Pythéas au dire de Strabon (I 4,5; IV 4,1), ou encore des Ὀσίμιοι de Strabon (IV 4,1) ou des *Osismi* de César (*Gall.* II 34; III 9; VII 75), désigne une région de l'Extrême Occident (pointe de la Bretagne?) dont la localisation est quelque peu confuse dans le poème.

⁷⁷ Aspect connu de Pline, *nat.* IV 104; VII 206; XXXIV 156.

⁷⁸ Le texte du début du v. 104 est ici le résultat de plusieurs corrections, l'édition *princeps* ayant *Facere morem* (amétrique et hors syntaxe). La correction *fecere morem*, suggérée par Pithou 1590, 475, rétablit la métrique, mais suppose une construction peu usuelle (ellipse de *sibi* et construction avec l'infinitif *texere*). L'idée de faire apparaître ici le nom de l'érable à l'ablatif (tribraque *acere*) remonte à Nonius 1607, 298; cette interprétation a généralement été reprise par les éditeurs, que la correction retenue soit *acereue*, *et acere* ou *uel acere*, que nous proposons en supposant une confusion sur l'abréviation traditionnelle de *uel*.

la description du cheval de Troie au début du chant II de l'*Énéide*⁷⁹. Les commentateurs antiques s'étonnaient de cette alternance dans la description: Servius en fait une interprétation symbolique⁸⁰ et, dans les *Saturnales* de Macrobe, le jeune poète Aviénius – qui n'est pas notre poète – demande s'il s'agit d'une licence poétique ou d'une volonté de Virgile⁸¹. Par ailleurs, l'emploi du verbe *texere* peut être mis en relation avec le commentaire par Servius Danielis de l'expression *sectaque intexunt abiete costas*, employée dans ce même passage (*Aen.* II 16) à propos des pièces de bois entremêlées au sein du cheval de Troie: le verbe *intexere* (pour le cheval) est en effet justifié par l'emploi de *texere* pour les bateaux, en lien avec le nom *textrinum* (chantier naval); l'expression *naues texi dicuntur* réapparaît du reste quelques lignes plus loin, toujours chez Servius Danielis, à propos de l'emploi métaphorique des *cauernae* (*Aen.* II 19). Enfin, même si la correspondance est moins exacte, on peut noter que l'on retrouve le pin, l'épicéa et l'érable dans le discours où Cybèle évoque, devant Jupiter, les bois qu'elle a donnés à Énée pour la fabrication de sa flotte⁸². Il ne serait donc pas invraisemblable que la formulation de ces quelques vers de l'*Ora maritima*, de prime abord anodine, prenne comme référence implicite certains débats exégétiques sur le passage de l'*Énéide* consacré au cheval de Troie et sur l'analogie avec la construction des navires. Dans ce cas, à travers le clin d'œil lettré, Aviénius pourrait insister d'autant plus efficacement sur l'étrangeté des Cœstrymniens, qui n'utilisent précisément pas les matériaux en question et pas même du bois, mais du cuir.

Dans ces deux exemples, l'intertexte virgilien invite le lecteur à mobiliser des représentations techniques issues de la tradition du commentaire érudit: cet arrière-plan dispense donc Aviénius de développer des aspects présents en creux dans la seule allusion à des passages de Virgile.

Quelles que soient les sources géographiques utilisées dans l'*Ora maritima*, ces différents éléments montrent bien qu'il s'agit d'un poème original qui ne peut être appréhendé correctement que si on le situe dans son époque: derrière le contenu descriptif apparaît en effet une esthétique caractéristique de la poésie latine de la seconde moitié du IV^e s., avec des effets de *uarietas*, une recherche stylistique de l'archaïsme et des références intertextuelles qui agrémentent la description et véhiculent parfois des images implicites comme autant de discrètes harmoniques.

⁷⁹ On trouve en effet *secta abiete* (II 16), *trabibus acernis* (II 112) et *pineae claustra* (II 258-259).

⁸⁰ Serv. *Aen.* II 16.

⁸¹ Macr. *Sat.* VI 9,13 (derniers mots du livre VI, qui se termine sur une lacune). Le jeune Aviénius des *Saturnales* est sans doute le fabuliste Avianus (Cameron 1967, 393).

⁸² *Aen.* IX 83-92. Bien que Servius affirme (*Aen.* IX 88) que l'on n'utilise pas d'érable pour la construction des navires, Tiberius Claudius Donatus (*ad loc.* vol. II, p. 198, l. 21-23 Georgii) est d'un avis contraire.

Loin de n'être qu'un traducteur et compilateur servile, Aviénus apparaît comme un *poeta doctus* qui s'adresse à des lecteurs lettrés partageant la même culture et le même goût antique.

3. Pour qui écrit Aviénus?

Pour mieux saisir la portée du poème, il convient donc de se demander pour qui écrit Aviénus, en cherchant à préciser l'horizon d'attente des premiers lecteurs. Cette approche, fondamentale pour l'ensemble des poèmes d'Aviénus, a déjà été menée précisément par A. Raschieri⁸³, dont on reprendra ici certaines conclusions.

3.1. Un dédicataire, Probus

Parmi les trois grands poèmes conservés d'Aviénus, l'*Ora maritima* est le seul qui soit adressé à un dédicataire, nommé Probus. Le vocatif *Probe* revient ainsi à quatre reprises: trois fois dans le prologue (v. 1, 24 et 51) et une fois, après correction, à un moment important pour la structure de l'œuvre, puisque Aviénus y justifie une longue digression sur le cours du Rhône depuis sa source (v. 632). Les passages en question donnent quelques indications sur son identité, mais malheureusement pas assez pour que l'on puisse l'associer de manière indubitable à un personnage historique. Aviénus, qui insiste sur son âge avancé (*prolixa die*⁸⁴, v. 7), se fait un devoir de répondre précisément à la curiosité de ce jeune homme cultivé⁸⁵ qu'il considère comme son fils; la formule employée, *liberum temet loco / mihi esse amoris sanguinisque uinculo* (v. 14-15), laisse même entendre qu'il existe un lien de parenté entre le poète et son dédicataire. Cet aspect est confirmé quelques vers plus loin par l'allusion au «devoir de père» (*parentis officium*, v. 26) que constitue la rédaction du poème.

On a souvent identifié ce dédicataire à Sextus Claudius Petronius Probus⁸⁶:

⁸³ Raschieri 2007, 2010a, 20-32 et 2010b («Avieno e i suoi lettori»).

⁸⁴ Malgré les différentes hypothèses qui ont pu être formulées, c'est sans doute ainsi qu'il faut comprendre l'expression: voir Soubiran 1981, 10, n. 2.

⁸⁵ L'éloge de ses lectures et de son goût du savoir est fait aux v. 16-21.

⁸⁶ «Probus 5» dans la *PLRE* I, 736-740 (voir aussi l'arbre généalogique, *stemma* 23, 1144). Sur cette identification et les objections possibles, voir la synthèse de Soubiran 1981, 9-11 et de Raschieri 2010a, 20-22. Si Cameron 1995, 258, mentionne cette identification avec un certain scepticisme, il y revient plus tard avec une plus grande assurance: «The Probus to whom the poet Rufius Festus Avienius dedicated his *Ora maritima* was surely Petronius Probus» (Cameron 2011, 365). Voir également Dorfbauer 2012, 265-267.

né vers 328-330, cet homme politique de premier plan (proconsul d'Afrique en 358, plusieurs fois préfet du prétoire entre 364 et 383, consul en 371), a fait l'objet d'une notice d'Ammien Marcellin⁸⁷ et a été l'un des correspondants de Symmaque⁸⁸; il semble par ailleurs avoir joué un rôle important dans la vie intellectuelle de l'époque, si l'on en croit les mentions élogieuses conservées par l'épigraphie⁸⁹ et celles dont il fait l'objet chez Ausone et chez Claudien⁹⁰. Il est généralement présenté comme chrétien en raison de son épitaphe⁹¹, du soutien qu'il accorda à Ambroise⁹² et de l'éloge que fait Prudence de la *gens Anicia*⁹³, mais ces éléments ne prouvent pas nécessairement une adhésion de longue date au christianisme⁹⁴. On a parfois songé également au troisième fils de ce personnage, Anicius Petronius Probus, consul en 406⁹⁵ mais, comme le relève J. Soubiran⁹⁶, il serait étonnant dans ce cas de voir Aviénus passer sous silence la glorieuse ascendance de son dédicataire et vouloir même apparaître comme une sorte de père adoptif. Une troisième possibilité serait que le dédicataire d'Aviénus ne corresponde à aucun Probus connu: J. Soubiran, sans trancher, semble accorder quelque crédit à cette hypothèse qui peut avoir des répercussions sur la datation d'Aviénus⁹⁷.

⁸⁷ Amm. XXVII 11, qui formule des reproches sur son caractère et sur sa pratique du pouvoir.

⁸⁸ Symm. *epist.* I 56-61 (des années 370 à 384), qui évoquent un lien d'*amicitia*; en II 30,2 dans une lettre à Nicomaque Flavien datée de 389, Symmaque fait allusion à Probus (le même, selon toute vraisemblance), mais en des termes plus négatifs qui pourraient refléter les difficultés de Symmaque après l'exécution de Maxime (Callu 1972, 173).

⁸⁹ CIL VI 1751 = ILS 1265 (*litterarum et eloquentiae lumini*); CIL V 3344 = ILS 1266 (*disertissimo atque omnibus rebus eruditissimo patrono*).

⁹⁰ Auson. *epist.* 9 Green, Dräger (= 10 Prete = 11 Mondin), composée probablement en 372 (voir en particulier Mondin 1995, 152-153, Dräger 2015, 444); Claud. 1, 29-37 (*Panegyricus Olybrio et Probino consulibus*), composé pour le consulat des deux fils de Petronius Probus, en 395).

⁹¹ CIL VI 1756b = CLE 1347b, qui évoque un baptême reçu sur son lit de mort.

⁹² D'après Paulin de Milan, v. *Ambr.* 8.

⁹³ Prud. c. *Symm.* I 551.

⁹⁴ Ainsi, Cameron 2011, 233, se montre réservé sur cette question: «The truth is that all we know about Probus's Christianity is that he was baptized on his deathbed. There is no evidence that he was an active member of the Christian community in his lifetime».

⁹⁵ C'est l'opinion notamment de Schulten 1922, 78. Voir «Probus 11» dans la *PLRE* II, 913-914 (présenté comme un «zealous Christian»).

⁹⁶ Soubiran 1981, 11.

⁹⁷ Soubiran 1981, 11 et 39, où il admet que la chronologie proposée (qui place «vers 352» la rédaction de l'*Ora maritima*) puisse être abaissée de 0 à 25 ans si on renonce à l'identification à Sextus Petronius Probus.

On notera par ailleurs qu'une autre dédicace figure dans l'édition *princeps*; il s'agit d'un bref poème de 31 hexamètres dans lequel Aviénus s'adresse à un certain *Flavianus Myrmeicus, uir clarissimus*, pour lui demander qu'il lui envoie des grenades de ses propriétés d'Afrique. Ce poème⁹⁸, sans rapport manifeste avec la poésie didactique qui constitue le reste de l'œuvre, a pu être placé en tête du recueil des œuvres d'Aviénus pour une édition tardo-antique. On a suggéré de voir, dans ce *Flavianus Myrmeicus*, Nicomaque Flavien, vicaire d'Afrique en 376-377, ou encore un autre Flavien proconsul d'Afrique en 358-361 mais, là encore, en l'absence d'autre élément de comparaison (en particulier sur le nom *Myrmeicus*), on ne peut formuler aucune hypothèse certaine⁹⁹.

En l'absence de certitude concernant l'identité des dédicataires d'Aviénus, la seule conclusion que l'on puisse tirer de l'observation de la dédicace de l'*Ora maritima* est que l'auteur, adressant son œuvre à un jeune homme qu'il considère intellectuellement comme son fils, s'inscrit dans une tradition encyclopédique remontant à Caton et encore bien illustrée dans l'Antiquité tardive¹⁰⁰. Cette tradition implique la transmission d'un savoir dans le cadre d'une culture partagée qui repose sur des références implicites.

3.2. La culture du dédicataire

La difficulté que l'on rencontre pour identifier historiquement le dédicataire de l'*Ora maritima* n'interdit pas d'essayer d'en faire le portrait intellectuel pour mieux saisir, au-delà du personnage de Probus, l'horizon d'attente des premiers lecteurs du poème, qui devaient partager les mêmes références.

On peut sans doute déceler des éléments intéressants dès la formulation de la question initiale attribuée à Probus, qui sert de prétexte au poème. Ce dernier a en effet demandé à Aviénus comment il était possible de connaître le «golfe de la Mer Taurique» (*Taurici ponti sinus*, v. 2). Si l'expression employée peut paraître de prime abord étonnante¹⁰¹, elle est pourtant chargée de références: elle rappelle

⁹⁸ Publié par Holder 1887 sous le n° I et dans l'*Anthologie latine*, n° 876 Riese. Voir également l'étude de Franzoi 2001.

⁹⁹ Sur les différentes hypothèses et la bibliographie correspondante, voir la synthèse de Soubiran 1981, 9. Voir également Raschieri 2010a, 20 et 2010b, 332.

¹⁰⁰ On songe en particulier, malgré les différences formelles, à Martianus Capella et à Macrobie (dans les *Saturnales* comme dans le *Commentaire au Songe de Scipion*): dans ces différents cas, l'œuvre encyclopédique est adressée au fils.

¹⁰¹ Au point qu'on a parfois corrigé, à tort à notre avis, *sinus* en *situs* (à partir du v. 33, où l'on trouve l'expression *situs [Maeotici] aequoris*). Cette correction, retenue par Holder 1887 et Schulten 1922, a bénéficié d'une large diffusion.

que le Pont-Euxin était souvent présenté comme «courbé en forme d'arc¹⁰²», à la suite sans doute du développement qui figurait dans le livre III des *Histoires* de Salluste¹⁰³, encore bien connu à l'époque d'Aviénus puisqu'il inspire Ammien Marcellin dans sa description du *situs Pontici sinus* (22, 8) et puisqu'Aviénus lui-même indique quelques vers plus loin qu'il l'a utilisé comme source¹⁰⁴. Mais on peut sans doute aller un peu plus loin en considérant que l'insertion de la formule *Taurici ponti sinus* en fin de trimètre iambique pouvait aussi rappeler le v. 9 du célèbre poème 4 de Catulle (*Ponticum sinum*), qui présente la particularité, bien connue des grammairiens tardo-antiques, d'être composé d'iambes purs. Le simple énoncé liminaire de la question de Probus, dans les deux premiers vers, nous semble donc faire appel à toute une série de références qui établissent une sorte de langue commune lettrée entre Aviénus et son dédicataire, susceptible naturellement de «décoder» les allusions savantes, comme il pourra le faire ensuite pour les nombreux marqueurs intertextuels étudiés plus haut¹⁰⁵. Nul doute que les lecteurs pour qui écrit Aviénus étaient susceptibles d'en faire autant.

Dans la suite du poème, la deuxième personne réapparaît à de nombreuses reprises. Si on laisse de côté le prologue, on relève plusieurs types d'emplois: certaines occurrences s'apparentent à un «tu» de généralisation appliqué à des éléments descriptifs¹⁰⁶ et ne correspondent donc pas directement à une présence du dédicataire au sein du poème; on peut donc en faire l'économie ici. D'autres, en revanche, constituent véritablement une apostrophe et rappellent périodiquement la situation d'énonciation: ces occurrences servent soit à baliser la structure du poème par des renvois internes¹⁰⁷, soit à anticiper la réaction du lecteur pour justifier un développement qui pourrait paraître étonnant ou inapproprié, soit enfin à prendre à témoin sa culture. Ainsi, au moment où il évoque le fleuve «Théodore¹⁰⁸», Aviénus précise que son lecteur ne doit pas s'étonner d'entendre un nom grec dans ces lieux barbares (456-458). Lorsqu'il mentionne les Tylagiens, Daliternes et Clahilques,

¹⁰² Manil. IV 755 (*sinuatus in arcus*); Mela I 19, 102 (*formam Scythici arcus*); Val. Flac. IV 728 (*Scythicum... sinuatus in arcum*).

¹⁰³ Si du moins on en croit Servius, *Aen.* III 533.

¹⁰⁴ Voir ci-dessus, p. 69.

¹⁰⁵ Voir ci-dessus, p. 80 sq.

¹⁰⁶ Au v. 153, par exemple, il est question des dimensions d'Ophiussa comparées à celles du Péloponnèse avec l'expression *quantam iacere Pelopis audis insulam*; plus loin, on trouve à deux reprises (v. 176 et 318) la formulation d'un mouvement à la deuxième personne.

¹⁰⁷ Par exemple v. 317-318 (*quem tibi ... / dixeram*); 396 (*sed nos loquemur maximos tibi quattuor [sinus]*); 415 (*edidimus tibi*); 631 (*tibi disseram*).

¹⁰⁸ Ce fleuve, qui semble avoir comme équivalent le Θεόδωρος du Ps. Arist. *Mir. ausc.* 833 b 15, correspond probablement au *Tader* de Plin. *nat.* III 9 et 19.

peuples des Alpes fort peu connus, il reconnaît que ce sont «des noms assez durs qui blessent l'oreille» (*dura sat uocabula / aurem... uulnerantia*, v. 676-677), mais que leur mention est nécessaire pour des raisons scientifiques, *ob studium tuum / nostramque curam* (v. 678-679). Quand il aborde la région des bouches du Rhône, il remarque que le lieu réclame de plus amples développements et demande à Probus d'accepter que sa plume s'attarde sur ce point¹⁰⁹. Dans ces différents cas, Probus se voit attribuer la place de premier lecteur, susceptible d'être étonné par certains aspects du poème qui apparaissent comme autant de marques du projet poétique d'Aviénus: intérêt pour les noms propres et goût de la digression par association d'idées. Enfin, l'exkursus vers les sources du Rhône amène Aviénus à une mystérieuse «Colonne du Soleil» d'où est censé sortir le fleuve (v. 644); cette montagne est si élevée qu'elle cache le soleil même à midi, ce qui conduit à un développement sur le mouvement de l'astre (v. 651-673). Autant que l'on puisse en juger d'après le texte, passablement ampoulé et de surcroît corrompu à cet endroit¹¹⁰, il s'agit d'expliquer le retour du soleil à l'est pendant la nuit autrement que par la représentation commune d'un coucher et d'un trajet circulaire sous la terre; or ce développement est introduit par la formule *Scis nam fuisse eiusmodi sententiam / Epicureorum* («Car tu sais que la théorie des Épicuriens affirmait...», v. 651-652), qui relève sans aucun doute d'une volonté de donner à l'affirmation une coloration doxographique ancienne et étonnante (l'emploi de l'infinitif parfait *fuisse* indique clairement qu'il s'agit d'une école philosophique du passé). On ne formulera pas ici d'hypothèse sur le statut historique de cette doctrine, qui soulève d'intéressantes questions¹¹¹, mais on se contentera de relever que la deuxième personne *scis* prend à témoin le dédicataire, et insiste ainsi sur son intérêt pour l'histoire des conceptions philosophiques.

La présence de Probus au sein du poème est donc récurrente: au-delà même du prologue, la deuxième personne permet de marquer les temps importants de la structure tout en insistant sur certains aspects qui devaient intéresser ou étonner particulièrement les premiers lecteurs, nourris des mêmes références intertextuelles et susceptibles d'avoir les mêmes réactions que Probus face au poème.

¹⁰⁹ Si du moins c'est bien le sens qu'il faut restituer pour le v. 632, inintelligible en l'état dans l'édition *princeps: stili immorantis pater tractatu improbe* (où il faut peut-être lire *Stili immorantis patere tractum, mi Probe*).

¹¹⁰ L'édition *princeps* indique en effet une lacune de plusieurs vers (quatre?) à partir du v. 657.

¹¹¹ Comme le relève Müllenhoff 1870, 77, l'idée que le soleil ne passe pas sous la terre (plate) mais tourne autour d'elle et se trouve caché par ses parties les plus élevées a été développée par Anaximène de Milet (voir par exemple DK 13 A 7 = Hippol. *Ref.* I 7, 6). Le lien avec les Épicuriens ne semble pas attesté par ailleurs.

3.3. La culture de l'aristocratie païenne?

On peut donc considérer que l'*Ora maritima* est profondément ancrée dans la culture littéraire des aristocrates romains de la seconde moitié du IV^e s. et que ce poème, qui nous paraît déroutant par sa forme, par ses anachronismes et par sa structuration, établissait un rapport de connivence avec les lecteurs lettrés contemporains d'Aviénus. Mais le jeu littéraire est-il la seule raison d'être de l'*Ora maritima*? Peut-on y déceler une portée intellectuelle plus précise?

Si l'on étudie les références philosophiques et religieuses qui apparaissent dans l'ensemble des poèmes d'Aviénus, on y relève des éléments caractéristiques de la culture des milieux aristocratiques païens, marquée par un syncrétisme généralisé qui tend souvent vers une forme d'hénothéisme néoplatonisant. On peut s'en rendre compte en particulier d'après les ajouts par rapport au modèle grec dans la traduction d'Aratos comme dans celle de Denys le Périégète. Ainsi, dans le proème des *Aratea*, Jupiter apparaît comme le *pater primus* (v. 5), *aetheris ignis astrorumque uigor* (v. 7-8), puis *numerus celsi modulaminis* (v. 9), qui assure le *foedus* garantissant la cohérence du monde (v. 15), ou encore *flos et flamma animae* (v. 12), puis *sexu immixtus utroque* (v. 26); ces différents exemples, tout comme la tonalité hymnique, rappellent donc la divinité syncrétique faite d'éléments platoniciens, stoïciens, orphiques et chaldaïques (entre autres) qui est invoquée dans certains hymnes néoplatoniciens latins¹¹²: on songe en particulier à celui de Tibérianus (intitulé dans les manuscrits *Carmen Platonis de Deo* et généralement édité comme *Carmen IV*), composé probablement au début du iv^e s., et d'inspiration manifestement porphyrienne¹¹³. Dans la *Descriptio orbis terrae*, l'insistance sur Apollon, qui ajoute des éléments au texte source, n'est pas sans rappeler la théologie solaire, très en vogue dans les milieux païens de l'époque¹¹⁴; on peut également comparer certaines formulations consacrées à Apollon dans la *Descriptio* et à Jupiter dans les *Aratea*¹¹⁵. Ce syncrétisme à tendance hénothéiste est cohérent avec l'invocation adressée par Aviénus à la déesse étrusque de la Fortune, Nortia,

¹¹² Voir La Bua 1999, 367-373; Raschieri 2010a, 23-24; Guillaumin (à paraître), «L'hymne au dieu cosmique dans la latinité tardive: une synthèse d'éléments (néo)platoniciens?».

¹¹³ Voir Mattiacci 1990 pour la présentation, l'édition critique et le commentaire de ce poème.

¹¹⁴ Comme le souligne Marcotte 2000b, 203-204. Sur les différents aspects de la théologie solaire dans l'Antiquité tardive, voir la mise au point de Lecerf 2014.

¹¹⁵ Comme le note Raschieri 2010a, 23, à propos des vers *magni gratia mundi / astrorum genitor, lucis sator et uigor aethrae (orb. terr. 1308-1309)* et *mundi calor, aetheris ignis / astrorumque uigor, perpes substantia lucis (Arat. 7-8)*.

conservée par une inscription¹¹⁶: de fait, les derniers païens, dans leur syncrétisme généralisé, recourent également à l'antique religion étrusque comme à un «dernier rempart» contre le christianisme, pour reprendre l'expression de D. Briquel¹¹⁷. Par ailleurs, en précisant dans la *Descriptio*, à la première personne, qu'il a vu «souvent le dieu lui sourire [...] au milieu de ses autels parfumés d'encens¹¹⁸», Aviénus insiste sur le maintien d'une présence du culte païen dans le temple de Delphes. On a donc, avec Aviénus, un bon représentant des milieux aristocratiques de la «réaction païenne», qui utilise les ressorts de la poésie pour tenter de sauvegarder un héritage philosophique et religieux.

Cette étude du contexte a conduit D. Marcotte à formuler une hypothèse intéressante à propos d'un détail de la *Descriptio*: relevant une insistance sur Émèse et Daphné (v. 1077-1093) qui ne figure pas dans le modèle grec, il a mis en relation cette particularité d'Aviénus avec le passage du *Misopogon* (357 c-d puis 360 d-361 c) dans lequel Julien, revenant sur l'incendie du temple d'Apollon à Antioche en octobre 362, vante le paganisme des habitants d'Émèse, qu'il qualifie même de «ville sainte» pour mieux l'opposer à Antioche. La rédaction de la *Descriptio* serait donc à situer en 363, ou guère plus tard. Cette hypothèse donnerait donc à l'*Ora maritima*, qui est postérieure à la *Descriptio*¹¹⁹, un *terminus post quem* après 363¹²⁰. Une rédaction postérieure au règne de Julien nous amènerait donc dans les cercles d'aristocrates païens de la génération de Prétextat, dont Aviénus pouvait être à peu près contemporain, bien qu'il ne soit jamais mentionné dans les textes conservés liés à ces milieux intellectuels (chez Symmaque par exemple). Dans ce cas, une dédicace de l'*Ora maritima* à Sextus Petronius Probus paraît moins plausible, moins en raison du christianisme supposé de ce dernier¹²¹ qu'en raison des dates: étant plusieurs fois préfet du prétoire dans les années 360 et consul en 371, Probus n'a sans doute plus à cette époque l'éthos du jeune homme assoiffé de savoir qui apparaît dans l'*Ora maritima*.

Ce contexte permet en tout cas de donner un sens plus précis aux principaux aspects du projet poétique d'Aviénus dans l'*Ora maritima* déjà relevés. Ainsi, la recherche constante d'ancienneté, aussi bien dans les sources utilisées que dans le

¹¹⁶ Voir les références ci-dessus, n. 2; pour le texte, la traduction et le commentaire de cette inscription, voir Soubiran 1981, 292-296.

¹¹⁷ Briquel 1997.

¹¹⁸ *Orb. terr.* 603-604: *Illic saepe deum conspeximus adridentem, / inter turicremas hic Phoebum uidimus aras.*

¹¹⁹ On trouve en effet dans l'*Ora maritima* une allusion à des précisions géographiques données *in illo uolumine / quod de orbis oris partibusque fecimus*, v. 72-73.

¹²⁰ Sur tous ces éléments, voir Marcotte 2000b, 204-209. Cette datation entre encore bien dans la fourchette proposée par Soubiran 1981, 39 (voir ci-dessus, n. 97).

¹²¹ Voir ci-dessus, n. 94.

style du poème, peut être mise en relation avec l'encyclopédisme antiquaire que l'on retrouvera un peu plus tard, sous des formes différentes, dans les commentaires de Servius, dans les *Saturnales* de Macrobe ou chez Martianus Capella: l'ancienneté est un critère de légitimation des savoirs, dont la transmission est conçue comme une marque de fidélité à un passé prestigieux. Dans ce type d'approche compilatoire, les éventuelles contradictions entre les éléments transmis comptent moins que leur sauvegarde même: si l'on ajoute à cela l'esthétique de la *uarietas* qui parcourt la littérature tardo-antique, on comprend mieux l'organisation «scénographique», à première vue surprenante, qui structure la progression de l'*Ora maritima*.

Cet encyclopédisme païen porte un intérêt tout particulier aux cultes anciens: la description géographique archaïque entreprise dans l'*Ora maritima* permet ainsi de multiplier les références à des divinités inscrites dans le paysage soit par la simple mention d'un lieu qui leur est consacré¹²² (*sacer/sacratus*), soit par une allusion succincte à un temple ou à un autel (*fanum, templum, penetral, adytum, ara*¹²³). Cette présence récurrente des divinités traditionnelles comme points de repère dans le paysage décrit contraste par ailleurs avec les fréquentes mentions de cités totalement disparues ou n'offrant plus, dans le présent de la description, que l'aspect de ruines¹²⁴. On peut avoir, il est vrai, une lecture historique et «stratigraphique» de ces mentions, susceptibles d'avoir été extraites de sources anciennes constatant la disparition de cités encore plus anciennes, et s'efforcer de dater ainsi l'information d'Aviénus¹²⁵: d'un point de vue historique et archéologique, en effet, on peut montrer que certaines des ruines «présentes» de l'*Ora maritima* (signalées par l'adverbe *nunc*) ne peuvent pas correspondre au IV^e s. ap. J.-C., mais doivent

¹²² Voir en particulier v. 165 (île pélagienne consacrée à Saturne), v. 215-216 (roche consacrée à Saturne), v. 226 (cap consacré à Zéphyr), v. 429-430 (île consacrée à Diane), v. 495 (île consacrée à Minerve).

¹²³ Voir respectivement v. 261, 242, 304, 367 et 437 (*fanum*); 316, 359 (*templum*); 242, 316 (*penetral*); 243 (*adytum*); 359 (*ara*). Voir également notre étude à paraître, intitulée «Géographie et mémoire dans l'*Ora maritima* d'Aviénus».

¹²⁴ C'est le cas de huit cités ou régions anciennement habitées: «Herbus» (v. 244-247), Gadès (v. 270-272); les environs du «Cap de Vénus», correspondant au Cap de Gata, en Andalousie (v. 438-446); «Herna», dans la région des «Gymnètes», près du fleuve «Alebus» (463-466); Hemeroscopium (v. 476-478); «Lebedontia» (v. 509-511); «Cypsela» (v. 527-529); Besara/Béziers (v. 59-594). Les noms entre guillemets ci-dessus correspondent à des hapax, très fréquents dans l'*Ora maritima* (voir ci-dessus, n. 29).

¹²⁵ C'est la démarche suivie par Antonelli 1998, en particulier le chapitre 5, 71-84 («Una lettura stratigrafica»). Constatant le statut ambigu de ces mentions du présent, Schulten 1922, 39 notait déjà: «Interpolatoris sunt declamationes de oppidis olim florentibus nunc in ruinas conversis, aptae Avieno, antiquitatis laudatori».

être situées à une période plus ancienne¹²⁶; dans ce cas, on doit interpréter le *nunc* de l'*Ora maritima* comme la simple transcription d'un vñv d'une source ancienne, qui ne reflète donc pas le présent de l'auteur. Toutefois, d'un point de vue poétique, l'effet produit par l'accumulation de références au présent conduit nécessairement le lecteur (qui n'est sans doute pas familier de l'histoire ni de l'archéologie de tous les lieux décrits) à se représenter des paysages privés de leur vitalité de jadis. Les dieux évoqués, en revanche, ne sont presque jamais présentés au passé. L'exemple le plus parlant correspond également à l'endroit le plus important de la description, qui sert de point de départ et où Aviénus revient à plusieurs reprises: Gadès. La mention des ruines se double en effet d'un témoignage oculaire à la première personne, qui garantit ici que le présent est bien celui du poète (v. 270-274):

Multa et opulens ciuitas
aeuo uetusto, nunc egena, nunc breuis,
nunc destituta, nunc ruinarum agger est.
Nos hic locorum, praeter Herculaneam
solemnitatem, uidimus miri nihil.

Ce fut une cité peuplée et opulente à une époque ancienne, mais maintenant elle est pauvre, elle est exigüe, elle est à l'abandon; maintenant c'est un amas de ruines. Pour notre part, en ces lieux, mis à part le culte d'Hercule, nous n'avons rien vu de remarquable.

L'opposition entre un passé prospère et les ruines du présent est clairement marquée par la mise en évidence de l'ablatif *aeuo uetusto* en position de rejet et par l'anaphore de l'adverbe *nunc* suivi de mentions dépréciatives. En revanche, la *solemnitas Herculanea*, qui occupe une place remarquable d'un point de vue métrique (cinq syllabes de part et d'autre du rejet), est présentée par le poète, à la première personne, comme le seul élément digne d'intérêt. Par ailleurs, le choix du mot *solemnitas* n'est pas anodin: il évoque les *sollemnia sacra* de l'antique langue religieuse, désignant des rites célébrés à date fixe¹²⁷; le terme *sol(l)emnitatis* est très rare avant

¹²⁶ C'est le cas pour Béziers, en particulier, comme l'ont montré Ugolini - Olive 1987: l'archéologie atteste la présence de villas florissantes au IV^e s. et on sait qu'un concile arien s'y est tenu en 356. En revanche, d'un point de vue archéologique, la période de ruines peut être située au III^e s. et jusqu'au milieu du II^e s. av. J.-C.

¹²⁷ Ernout-Meillet 1984⁵, s. u. *sollemnis*, renvoyant à Fest. 466, 27 (et 467, 10) Lindsay (*sollemnia sacra... quae certis temporibus annisque fieri solent*); l'ancienneté de l'adjectif dans ce sens religieux est attestée par la citation de Caton ap. Fest. 466, 9: *sacra stata, sollemnia, sancta deseruisti*.

l'Antiquité tardive¹²⁸, mais on en trouve plusieurs occurrences, à l'époque d'Aviénus, pour désigner des rites païens ou chrétiens¹²⁹, et le mot va être par la suite généralisé dans son sens chrétien. Par l'emploi de ce terme, Aviénus semble donc vouloir insister sur l'aspect encore bien vivant du culte caractéristique de Gadès, consacré initialement à Melqart par les colons phéniciens, et adapté sous la forme d'un culte à Hercule, en lien avec l'identité mythologique de la région¹³⁰. Ainsi, la poétique des ruines se double, dans l'*Ora maritima*, d'une insistance sur la présence des divinités traditionnelles, qui continuent à jouer un rôle déterminant dans les paysages décrits.

Par ce type de mentions, l'esthétique développée dans le poème répond donc à l'horizon d'attente des lecteurs païens, qui veulent encore croire, dans les années 360-380, à une permanence des cultes ancestraux malgré les ruines ou la disparition de certains vestiges de l'ancien temps. Comme l'a bien montré A. Raschieri¹³¹, on peut de ce point de vue établir un rapprochement intéressant entre les poèmes géographiques d'Aviénus et le *De reditu* de Rutilius Namatianus, bien que les deux œuvres soient séparées par plusieurs décennies et, surtout, par le sac de Rome en 410, qui justifie d'autant plus la présence récurrente du motif des ruines chez le second¹³². Dans les deux cas en effet, un poète aristocrate ayant eu de hautes fonctions politiques, resté fortement attaché au paganisme, propose une géographie mentale agrémentée de références littéraires¹³³ qui invite le lecteur à un voyage dans un monde en partie hors du temps, où l'on peut encore rêver aux traditions et aux cultes anciens.

Conclusion

Poème unique en son genre, l'*Ora maritima* étonne par sa volonté explicite de recourir à des sources archaïques déjà perçues comme telles par les lecteurs

¹²⁸ Une occurrence chez Aulu-Gelle II 24,15.

¹²⁹ Voir par exemple, parmi d'autres occurrences, Amm. XXIII 3,7 (fête de la Grande Mère); le même mot est utilisé en XXVII 10,2 pour désigner une fête chrétienne (*Christiani ritus solemnitas*), probablement Pâques. Chez Servius, *sollemnitas* désigne régulièrement des rites traditionnels, comme les Lupercales (*Aen.* VIII 663) ou les rites des fétiaux (*Aen.* IX 52). Les nombreuses occurrences du terme chez Ambroise ou chez Augustin désignent généralement les rites chrétiens, mais peuvent également s'appliquer aux rites païens.

¹³⁰ Sur le temple d'Hercule à Gadès, voir Strabon III 5,3 et III 5,5 (où il est question des piliers d'airain qui seraient les véritables «colonnes d'Hercule» d'après Posidonius).

¹³¹ Raschieri 2007, 389-402.

¹³² Sur ce motif et sur les débats concernant son interprétation, voir Paschoud 1967, 164-165; Soler 2005, 259-260; Wolff - Soler 2007, XLIII-XLIV.

¹³³ «Un viaggio attraverso i testi», pour reprendre la formule appliquée au *De reditu* de Rutilius par Squillante 2005, 198, qui aurait tout son sens également pour Aviénus.

tardo-antiques; le poème surprend également par sa technique de composition, qui recourt plus à des associations d'idées qu'à une description linéaire à vocation scientifique. Face à une œuvre de ce genre, on peut avoir la tentation de disséquer les descriptions dans l'espoir d'y déceler des fragments archaïques, ou d'en faire une «stratigraphie» à la manière des archéologues; les approches de ce type peuvent certes être utiles pour mesurer l'ampleur de la documentation d'Aviénus, et, parfois, pour préciser la connaissance de tel ou tel détail géographique ancien, mais tendent à faire oublier certains aspects essentiels liés à la culture tardo-antique et à l'horizon d'attente des premiers lecteurs. De fait, nous espérons avoir montré que l'*Ora maritima* doit être située dans son contexte avant d'être éventuellement analysée pour les fragments qu'elle véhicule: c'est en effet le contexte intellectuel qui permet de comprendre, en lien avec la poétique tardo-antique, l'esthétique générale du «collage», qui pourrait passer de prime abord pour une compilation mal maîtrisée, ainsi que le goût pour le passé et pour les reminiscences littéraires. La recherche systématique de l'intertexte classique et de ses éventuelles autres utilisations ou interprétations tardo-antiques connues fournit donc de nouvelles perspectives sur le texte: c'est un des aspects que nous nous appliquons à développer dans le cadre de la nouvelle édition en préparation. On décèle ainsi dans l'*Ora maritima* la trace d'une esthétique de l'*aemulatio* et de la *retractatio* chère aux aristocrates lettrés de l'époque. Ce contexte de production de l'œuvre gagne par ailleurs à être mis en relation avec le premier contexte de réception, représenté dans le texte par la présence du dédicataire mais susceptible d'être étudié de manière plus large: il ne fait aucun doute que les contemporains d'Aviénus ne cherchaient pas dans l'œuvre une documentation géographique – ils avaient pour cela des manuels beaucoup plus performants –, mais plutôt une connivence intellectuelle d'ordre littéraire, par le partage de références classiques communes, et d'ordre culturel voire religieux, par l'intérêt pour une représentation du monde dans laquelle les divinités traditionnelles et leurs différents cultes ont encore leur place, fût-elle idéalisée par les artifices de la littérature.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Antonelli 1998

L.Antonelli, *Il periplo nascosto. Lettura stratigrafica e commento storico-archeologico dell'Ora maritima di Avieno*, Padova 1998.

Barrington Atlas

R.J.A.Talbert, *The Barrington Atlas of the Greek and Roman World*, Princeton-Oxford 2000.

Barruol 1973

G.Barruol, *Les Elisyques et leur capitale, Naro/Narbo*, in *Narbonne. Archéologie et histoire*, 1: Montlaurès et les origines de Narbonne. «Actes du XLV^e congrès de la Fédération Historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, 14-16 avril 1972», Montpellier 1973, 49-63.

Bérard 1902

V.Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, Paris 1902.

Bernard 2018

G.Bernard, *Nec plus ultra. L'Extrême Occident méditerranéen dans l'espace politique romaine (218 av. J.-C. – 305 apr. J.-C.)*, Madrid 2018.

Bernard – Guillaumin [à paraître]

G.Bernard – J.-B.Guillaumin, *L'Extrême Occident et les Colonnes d'Hercule à travers l'Ora maritima d'Aviénus*, in Y.Dejugnat – F.des Boscs-Plateaux – A.Haushalter (ed.), *Regards croisés sur les représentations de Gibraltar*, Madrid [à paraître].

Berthelot 1934

Festus Avienus, *Ora maritima*. Édition annotée, précédée d'une introduction et accompagnée d'un commentaire par A.Berthelot, Paris 1934.

Briquel 1997

D.Briquel, *Chrétiens et haruspices: la religion étrusque, dernier rempart du paganisme romain*, Paris 1997.

Callu 1972

Symmaque, *Lettres*, tome 1 (livres I-II). Texte établi, traduit et commenté par Jean-Pierre Callu, Paris 1972.

Cameron 1967

A.Cameron, *Macrobius, Avienus, and Avianus*, «Classical Quarterly» XVII (1967), 385-399.

Cameron 1995

A.Cameron, *Avienus or Avienius?*, «Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik» CVIII (1995), 252-262.

Cameron 2011

A.Cameron, *The Last Pagans of Rome*, Oxford 2011.

Cataudella 1989

M.R.Cataudella, *Una tradizione "barbara" sulle Colonne d'Ercole?*, «Sileno» XV (1989), 145-159.

Charlet 1988

J.-L.Charlet, *Aesthetic Trends in Late Latin Poetry (325 – 410)*, «Philologus» CXXXII (1988), 74-85.

Daigl 1903

N.Daigl, *Avienus. Studien über seine Sprache, seine Metrik und sein Verhältnis zu Vergil*, diss. Erlangen 1903.

Dorfbauer 2012

L.J.Dorfbauer, *Der Dichter und zweimalige Proconsul Postumius Rufius Festus signo Avienius*, «Mnemosyne» LXV (2012), 251-277.

Dräger 2015

P.Dräger, *Decimus Magnus Ausonius. Sämtliche Werke, Band 3: Spätwerk aus Bordeaux*, Trier 2015.

Ernout – Meillet 1985⁴

A.Ernout – A.Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine: histoire des mots*, Paris 1985⁴ [1931¹].

Fiedler 2011

M.Fiedler, *Postumius Rufius Festus signo Avienius 1900–2011*, «Lustrum» LIII (2011), 233-298.

Franzoi 2001

A.Franzoi, *L'epistola a Flaviano: un saggio di tecnica compositiva di Avieno "minore" (AL 876 Riese²)*, «Lexis» XIX (2001), 289-299.

GGM I

C.Müller, *Geographi Graeci Minores*, I, Paris 1855.

González Ponce 1995

F.J.González Ponce, *Avieno y el Periplo*, Écija 1995.

Guillaumein [à paraître]

J.-B.Guillaumein, *Géographie et mémoire dans l'Ora maritima d'Aviénus*, in A.Raffarin (ed.), *La mémoire en pièces: modalités d'élaboration de la mémoire dans les textes grecs et latins jusqu'à la Renaissance*, Paris [à paraître].

Guillaumein [à paraître]

J.-B.Guillaumein, *L'hymne au dieu cosmique dans la latinité tardive: une synthèse d'éléments (néo)platoniciens?*, in A.Galonnier, *La tradition du néoplatonisme latin au Moyen Âge et à la Renaissance*, Paris [à paraître].

Holder 1887

A.Holder, *Rufi Festi Avieni carmina*, Innsbruck 1887.

La Bua 1999

G.La Bua, *L'inno nella letteratura poetica latina*, San Severo 1999.

Lecerf 2014

A. Lecerf, *L'empereur Julien entre culte d'Attis, Oracles et théologie solaire*, in A. Lecerf – L. Saudelli – H. Seng (ed.), *Oracles chaldaiques: fragments et philosophie*, Heidelberg 2014.

Mangas – Plácido 1994

J.Mangas – D.Plácido, *Testimonia Hispaniae Antiqua*, I: Avieno, *Ora Maritima, Descriptio Orbis Terrae, Phaenomena*, Madrid 1994.

Marcotte 2000a

D.Marcotte, *Les géographes grecs. Introduction générale, Pseudo-Scymnos*, Paris 2000.

Marcotte 2000b

D.Marcotte, *Aviénus, témoin de Julien: pour une interprétation et une datation nouvelles de la Descriptio orbis terrae*, «Revue des Études Latines» LXXVIII (2000), 195-211.

Martin 1956

J.Martin, *Histoire du texte des Phénomènes d'Aratos*, Paris 1956.

Mattiacci 1990

S.Mattiacci, *I carmi e i frammenti di Tiberiano. Introduzione, edizione critica, traduzione e commento*, Firenze 1990.

Maurenbrecher 1891

C.Sallusti Crispi *Historiarum reliquiae* edidit B.Maurenbrecher, Leipzig 1891.

Mondin 1995

Decimo Magno Ausonio, *Epistole*. Introduzione, testo critico e commento a cura di L.Mondin, Venezia 1995.

Müllenhoff 1870

K.Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*. Erster Band, Berlin 1870.

Murgia 1970

C.E.Murgia, *Avienus's Supposed Iambic Version of Livy*, «California Studies in Classical Antiquity» III (1970), 185-197.

Murphy 1977

J.P.Murphy, *Rufus Festus Avienus, Ora maritima, or description of the seacoast from Brittany round to Massilia*, Chicago 1977.

Nonius 1607

L.Nonius, *Hispania, sive populorum, urbium, insularum ac fluminum in ea accuratior descriptio*, Antverpiae 1607.

Paschoud 1967

F.Paschoud, *Roma aeterna. Études sur le patriotisme romain dans l'Occident latin à l'époque des grandes invasions*, Neuchâtel 1967.

Pithou 1590

P.Pithou, *Epigrammata et poematia vetera*, Paris 1590.

PLRE

A.H.M.Jones – J.R.Martindale – J.Morris, *Prosopography of the Later Roman Empire, I. A.D. 260-395*, Cambridge 1971. *II. A.D. 395-527*, Cambridge 1980.

Ramsey 2015

J.T.Ramsey, *Sallust, Fragments of the Histories, Letters to Caesar*, Cambridge (Mass.)-London 2015.

Raschieri 2007

A.A.Raschieri, *Da Avieno a Rutilio Namaziano: spettatori e poeti del mondo tardo-antico*, «Cahiers du Centre Gustave Glotz» XVIII (2007), 389-402.

Raschieri 2010a

A.A.Raschieri, *L'Orbis terrae di Avieno*, Acireale-Roma, 2010.

Raschieri 2010b

A.A.Raschieri, *Autore e pubblico in età tardo-antica: Avieno e i suoi lettori*, «Pallas» LXXXIII (2010), 331-341.

Saumaise 1629

C.Saumaise, *Plinianae exercitationes in Caii Iulii Solini Polyhistora*, Paris 1629.

Schanz – Hosius 1927

M.Schanz – C.Hosius, *Geschichte der römischen Literatur bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian. I: Die römische Literatur in der Zeit der Republik*, München 1927⁴.

Schulten 1922

A.Schulten, *Avieni ora maritima (Periplus Massiliensis saec. VI. a. C.) adiunctis ceteris testimoniis anno 500 a. C. antiquioribus*, Barcelone-Berlin 1922 [version espagnole *Ora maritima, junto con los demás testimonios anteriores al ano 500 a. de J. C., 1922¹, 1955²*].

Silberman 1988

Pomponius Mela, *Chorographie*. Texte établi et traduit par A.Silberman, Paris 1988.

Soler 2005

J.Soler, *Écritures du voyage. Héritages et inventions dans la littérature latine tardive*, Paris 2005.

Soubiran 1981

Aviénus, *Les Phénomènes d'Aratos*. Texte établi et traduit par J.Soubiran, Paris 1981.

Squillante 2005

M.Squillante, *Il viaggio, la memoria, il ritorno. Rutilio Namaziano e le trasformazioni del tema odeporico*, Napoli 2005.

Ugolini – Olive 1987

D.Ugolini – C.Olive, *Béziers et les côtes languedociennes dans l'Ora maritima d'Avienus (v. 586-594)*, «Revue archéologique de Narbonnaise» XX (1987), 143-154.

Van de Woestijne 1961

P.Van de Woestijne, *La Descriptio orbis terrae d'Avienus*, Brugge 1961.

Villalba i Varneda 1986

P.Villalba i Varneda, *Ruf Fest Aviè, Periple [Ora maritima]*, Barcelona 1986.

Wolff 2006

É.Wolff, *Avienus et la poésie didactique*, in C.Cusset (ed.), *Musa docta. Recherches sur la poésie scientifique dans l'Antiquité*, Saint-Étienne 2006, 363-376.

Wolff 2007

É.Wolff (avec la collaboration de S.Lancel pour la traduction et de J.Soler pour l'introduction), *Rutilius Namatianus, Sur son retour*, Paris 2007.